But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

D. L.
28 JAN 1952

Coupé, il bat de toutes ses forces, proie sous les coups de Langlois. C'est la fin... (Ph. A. Richou.)

30 francs
16 pages - N° 334
Lundi
28 Janvier 1952
Afrique du Nord, avion .. .. .. fr. 35
Suisse .. .. .. 55 c.
Espagne .. pes. 6 »

Le héros de Colombes : **Jean PRAT** (8 points contre l'Irlande)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

"But et Club - Le Miroir des Sports" révèle :

I. HEINRICH

DISPUTERA 66 ÉPREUVES (AU MOINS) AVANT LES JEUX OLYMPIQUES

DONT SEPT AUX CHAMPIONNATS DE FRANCE!

AVANT les Jeux Olympiques, Ignace Heinrich participera à dix-sept réunions et disputera 66 épreuves au moins (plus celles pour lesquelles il sera sélectionné lors du match France-Belgique).

Ce copieux programme a été minutieusement mis au point par le recordman de France et son conseiller, l'entraîneur national Roger Debaye. Arrivé à Helsinki le 16 juillet, Ignace Heinrich s'entraînera deux fois par jour jusqu'au 20 inclus, puis observera un repos complet jusqu'au 24 juillet, première journée du décathlon.

On remarquera que l'Alsacien a décidé de courir très souvent sur 110 haies, de lancer le disque presque à chaque réunion et de sauter à la perche fréquemment.

Aux championnats de France, Heinrich participera à 7 épreuves : 110 haies, poids, disque, javelot, hauteur, longueur, perche. Bigre !

Roger Debaye, qui se rend à Strasbourg deux fois par mois, est certain que Heinrich sera en 1952 plus fort qu'il ne l'a jamais été.

« Mais ne parlons pas de victoire olympique, déclare-t-il. Nul ne sait ce qui va se passer aux Jeux. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'Ignace Heinrich se battra à Helsinki comme il ne l'a encore jamais fait... »

M. HANSENNE.

L'EMPLOI DU TEMPS D'IGNACE HEINRICH

100 mètres. — Le 11 mai (P.O.) et le 22 juin à Benfeld.

200 mètres. — Le 25 mai à Rennes.

300 mètres. — Le 23 avril (Strasbourg), le 1er mai (Strasbourg), le 8 mai (Strasbourg).

400 mètres. — Le 15 mai (Strasbourg), le 22 mai (Strasbourg), le 8 juin (Paris), le 15 juin (championnat région.), le 19 juin (Strasbourg).

110 m. haies. — Le 27 avril (Le Puy), le 4 mai (Roubaix), le 8 mai (Strasbourg), le 11 mai (P.O.), le 15 mai (Strasbourg), le 18 mai (Lyon), le 25 mai (Rennes), le 1er juin (P.O.), le 8 juin (Paris), le 15 juin (championnat région.), le 29 juin (Paris).

Poids. — Le 23 avril (Strasbourg), le 1er mai (Strasbourg), le 18 mai (Lyon), le 25 mai (Rennes), le 1er juin (P.O.), le 19 juin (Strasbourg), le 22 juin (Benfeld), le 29 juin (Paris).

Disque. — Le 27 avril (Le Puy), le 11 mai (P.O.), le 18 mai (Lyon), le 22 mai (Strasbourg), le 25 mai (Rennes), le 1er juin (P.O.), le 8 juin (Paris), le 15 juin (championnat région.), le 22 juin (Benfeld), le 29 juin (Paris).

Javelot. — Le 4 mai (Roubaix), le 15 mai (Strasbourg), le 18 mai (Lyon), le 15 juin (championnat région.), le 19 juin (Strasbourg), le 22 juin (Benfeld), le 28 juin (Paris).

Hauteur. — Le 27 avril (Le Puy), le 11 mai (P.O.), le 1er juin (P.O.), le 8 juin (Paris), le 22 juin (Benfeld), le 28 juin (Paris).

Longueur. — Le 23 avril (Strasbourg), le 15 mai (Strasbourg), le 22 mai (Strasbourg), le 25 mai (Rennes), le 15 juin (championnat région.), le 28 juin (Paris).

Perche. — Le 1er mai (Strasbourg), le 4 mai (Roubaix), le 11 mai (P.O.), le 8 juin (Paris), le 19 juin (Strasbourg), le 28 juin (Paris).

Un rival redoutable pour Helsinki : le pasteur BOB RICHARDS

VOICI l'homme qui, à Helsinki, sera l'adversaire le plus redoutable pour Ignace Heinrich. On pense, en effet, que le pasteur Bob Richards, dont le meilleur saut à la perche est de 4 m. 69, est susceptible de devenir meilleur décathlonien encore que ne l'est Bob Mathias. En 1951, Bob Richards a réussi un total de 7.834 points avec les performances suivantes : 100 m., 10" 9/10; 400 m., 51" 8/10; 1.500 m., 4' 56"; 110 haies, 15" 3/10; hauteur, 1 m. 84; longueur, 6 m. 72; perche, 4 m. 48; poids, 12 m. 91; disque, 41 m. 33; javelot, 56 m. 42.

Le meilleur total d'Ignace Heinrich est de 7.476 pts, avec : 100 m., 11"; 400 m., 50" 7/10; 1.500 m., 4' 45" 4/10; 110 haies, 16" (après chute); hauteur, 1 m. 85; longueur, 7 m.; perche, 3 m. 60; poids, 12 m. 72; disque, 44 m. 13; javelot, 51 m. 12.

Les mêmes performances, cotées à la nouvelle table, qui va entrer en vigueur, accordent 7.240 pts à Richards et 6.780 à Heinrich.

L'AVEU D'APO

Oui ! je ne

ACCUSE, levez-vous...

L'accusé, c'est moi. Accusé de quoi ? Je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur le courrier que je reçois encore quotidiennement pour savoir à quoi m'en tenir.

Mes ex-admirateurs n'y vont pas par quatre chemins pour me le dire.

— Apo, tu dors... Apo, tu nous as profondément déçus dans le Tour 51... Apo, tu ne sais même plus grimper; que se passe-t-il ?

Lorsque je réponds, car je le fais toujours, je me torture les méninges pour trouver des arguments capables de leur rendre confiance. A la vérité, certains d'entre eux me font encore crédit, mais ils ne m'accordent plus leur admiration. Comment pourrais-je les blâmer de ne plus me considérer comme une vedette ? Je leur avais donné des émotions depuis 1946 en enlevant Monaco-Paris, en frôlant le titre de champion du monde à Valkenburg, et en me mettant en vedette dans les étapes des Tours passés. L'an dernier, je leur avais fourni, dans le Critérium du Dauphiné, quelques raisons de toujours croire en moi. Puis, plus rien...

Lorsque « But et Club-Le Miroir des Sports » m'a offert ses colonnes pour me disculper, j'ai longtemps hésité.

Car, en réalité, c'est un pénible mea culpa que je dois accomplir ici, au lieu de prendre ma propre défense pour expliquer ce qui n'est que trop simple à mes yeux.

Faute avouée est à moitié pardonnée, dit-on.

Et c'est bien parce que je compte sur la clémence de ceux qui m'ont toujours encouragé que je me décide à entrer, comme disent les policiers, dans la voie des aveux.

Pour me comprendre (je ne dis pas m'absoudre), il faut que ceux qui me jugent se mettent un peu dans ma peau. Peut-être auraient-ils été, eux aussi, grisés par cette avalanche d'éloges, parfois immérités, qui s'est abattue sur moi depuis le jour où j'ai cessé d'être un petit ouvrier perdu au fond d'un atelier ?

En quelques mois, ma vie fut totalement transformée. Tout m'a souri d'un seul coup; ce fut comme si une bonne fée m'avait touché de sa baguette. Je sais qu'une aussi belle aventure est arrivée à d'autres et ils n'en ont pas pour autant perdu la tête.

Mais, moi, j'étais jeune, si jeune... Et, je l'avoue humblement, j'ai mordu à belles dents dans cette vie agréable — en dehors des pénibles efforts de la route — qui s'offrait à moi, continuellement.

Les tentations ne m'ont pas manqué. Je ne les ai pas toujours repoussées. Et j'ai eu la faiblesse de croire que ceux qui me signalaient le danger se trompaient et qu'un coureur pouvait être un homme comme tout le monde, acceptant de l'existence tout ce qu'elle peut apporter lorsqu'on est devenu un personnage populaire.

Je ne suis pas un saint. Il m'aurait fallu, il est vrai, une volonté que je ne possédais pas pour mener une vie qui ne correspondait ni à mon tempérament ni à mes aspirations, surtout ici, à Cannes, où le soleil incite à la joie.

Aujourd'hui, mûri par plusieurs années d'expérience, j'ai compris que j'étais arrivé à un tournant de ma carrière. Le danger est là et je ne me dissimule pas que l'heure est grave.

Cette popularité, que j'avais acquise à coups de pédales et de souffrances (je n'ai rien d'un athlète de la route), je veux, je peux et je dois la reconquérir.

J'ai perdu mon auréole auprès de ceux qui espéraient sans cesse de moi un miracle. Cela, je le sais, Néanmoins, j'ai de sérieuses raisons de ne pas désespérer.

Je me connais bien. Je n'ignore pas d'où viennent mes inquiétantes baisses de forme.

Et j'ai bien vite trouvé le remède, qui est aussi simple que d'avaler un verre d'eau claire.

En fait, à de rares exceptions près, je n'avais, jusqu'à présent, jamais fait mon métier sérieusement. Il n'est pas trop tard pour rectifier une erreur et je vais m'y atteler sans plus attendre.

J'ai peur, en effet... Peur de ne pas courir le Tour. Et ce serait pour moi un crève-cœur...

Je ne me leurre pas, je sais que je ne suis pas indispensable et que les organisateurs ne feront appel à mes services que si j'effectue le rétablissement attendu.

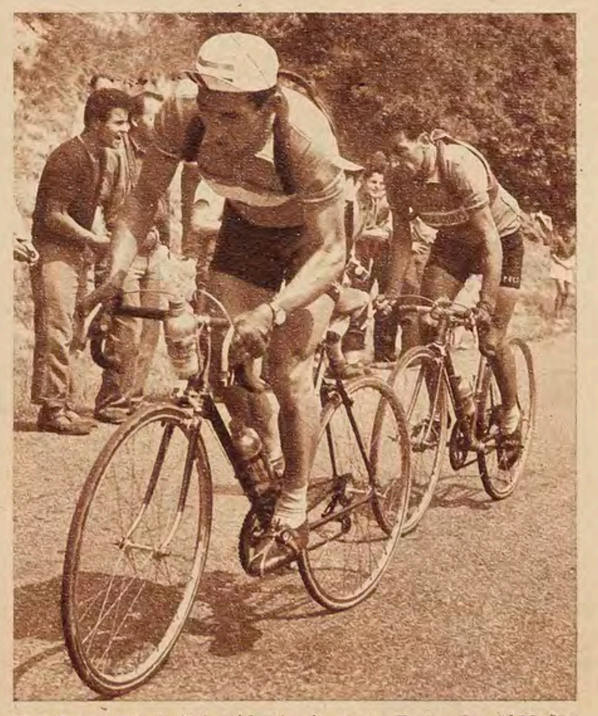
Je peux l'opérer.

Ce n'est pas un vague espoir, mais une certitude. Une période d'entraînement sévère a toujours été suivie d'une forme qui me permet d'être un routier acceptable et un excellent grimpeur. J'ai la chance d'être jeune encore et c'est à cela que je dois de retrouver très vite mes forces intactes.

APO LAZARIDÈS A FAIT JEU ÉGAL AVEC LES "GRANDS" AVANT DE FAIBLIR

Dans le Tour 49, qu'il termina 9e, Apo Lazaridès fit jeu égal avec les meilleurs grimpeurs. Il descend ici le Galibier, aux côtés de Coppi et Robic.

Apo se révéla au grand public en remportant, en 1946, Monaco-Paris. Il avait alors à peine 21 ans.



Le Tour 51 a été néfaste à Apo. Dans la difficile étape Briançon-Aix-les-Bains, il grimpe péniblement derrière Rémy. Le lendemain, il sera éliminé.

LAZARIDÈS :

Suis pas un SAINT !

Cette crainte d'être exclu du Tour m'a obligé à accomplir ce que j'aurais négligé il y a seulement un an ou deux.

Dès les derniers contrats d'après Tour de France, je me suis désintoxiqué du vélo par un long séjour en montagne au col d'Allos. Comme un ermite...

J'ai marché, respiré, sué, skis au dos ou aux pieds. Puis, depuis quelques jours, j'ai repris mon vélo avec une âme de débutant qui désire gagner la finale du Premier Pas Dunlop. La partie que je vais jouer sera rude. Il me faudra convaincre les sélectionneurs non pas par des paroles mais par des résultats. Je ne veux rien obtenir que je n'aie mérité totalement, et j'aurais honte de demander à mon frère Lucien d'exiger ma présence à ses côtés sous prétexte qu'un « tandem » est une force au sein d'une équipe.

Le Tour 52, avec ses cols innombrables, devrait me convenir. Je n'oublie pas qu'en 1949, j'ai terminé neuvième et troisième Français malgré le handicap d'interminables étapes contre la montre qui ne sont pas mon fort.

Je vais jouer une de mes dernières cartes. C'est un atout maître : celui d'une volonté qui ne veut pas sombrer.

Apo LAZARIDES.

CETTE PHOTO COUTE UNE FORTUNE A FAUSTO COPPI : 750.000 FRANCS PAR AN !

LORSQUE Fausto Coppi se trouve au sein d'une foule quelconque, il ne peut jamais échapper à la rituelle distribution d'autographes qui est en quelque sorte une des rançons de la gloire. Le processus est invariable : un inconnu s'approche, parfois timidement :

— M'sieur Coppi, en auriez-vous encore une pour moi ? une seule...!

Il s'agit d'une de ces photos que Coppi tire lentement de sa poche et sur laquelle il inscrit une courte phrase, n'hésitant jamais à se faire épeler le nom du quémandeur.

Son éternel sourire un peu triste accompagne toujours la remise de la photo et il ne refuse jamais de répondre, avec gentillesse, aux questions parfois saugrenues qu'il s'entend poser inlassablement :

— Croyez-vous que vous allez gagner le Tour de France cette année ? Que pensez-vous de Bobet ? Et de Geminiani ?

— Ils sont très forts... J'essaierai de gagner, mais ce sera difficile.

Coppi n'a pas à se forcer pour agir ainsi; il obéit à son tempérament, tout simplement. Mais ces gentillesses envers ses admirateurs lui coûtent, chaque année — le sait-on ? — la bagatelle de 750.000 francs, le prix d'une belle voiture. Il ne s'en plaint pas et nous ne l'avons su que par une indiscrétion de son entourage.

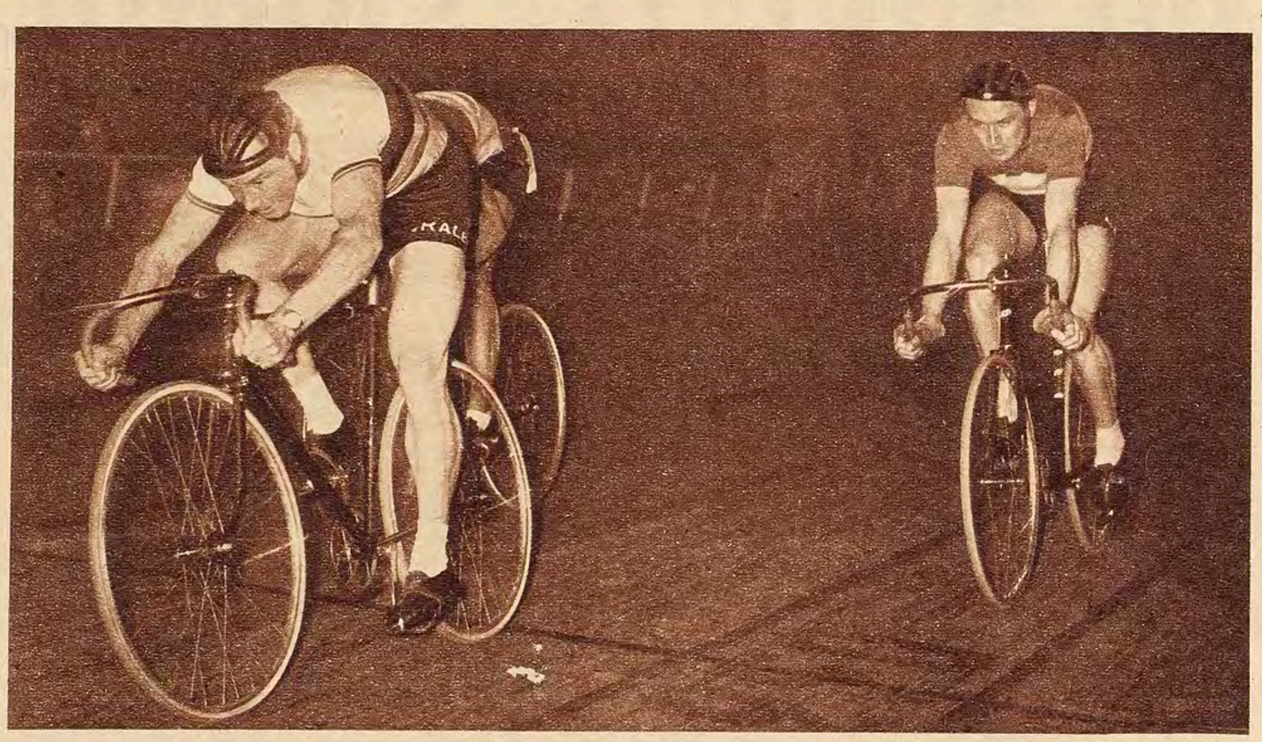
— Fausto en distribue 50.000 chaque année; il a toujours refusé que ces photos soient publicitaires et il les paie de sa poche rien que pour la satisfaction de les choisir à son gré.

Pour Fausto Coppi, le « gentilhomme du cyclisme », c'est là un geste qu'il estime indispensable et il considérerait comme un affront à ses admirateurs le cadeau d'une photo où figurerait un texte publicitaire.

Il croit payer ainsi une dette de reconnaissance à tous ceux qui lui vouent une admiration sans bornes.

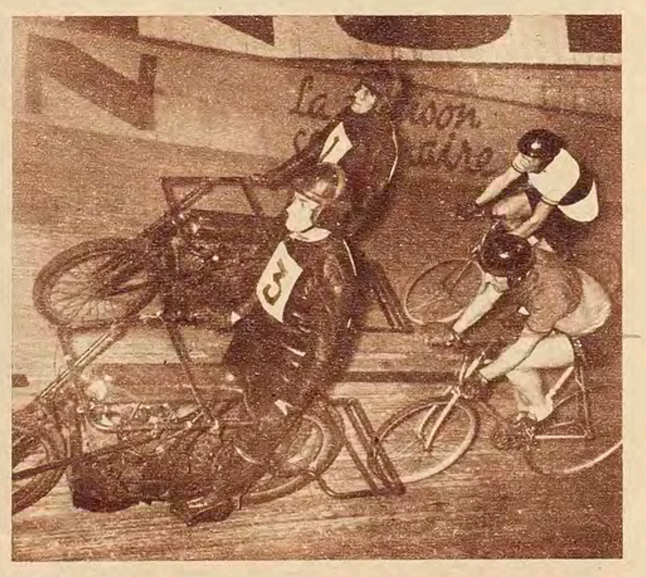
René de LATOUR.

TOUJOURS HARRIS, MAIS BELLENGER 1'10"1/5 AU KM. ARRÊTÉ !



Dans la finale du Grand Prix du Conseil Municipal de vitesse, Reg Harris produisit une grosse impression. « Décollé » de 15 mètres à la cloche, il battit nettement Arie Van Vliet et Jacques Bellenger en 14" 2/5.

Roger Le Nizerhy a ajouté une nouvelle victime à son tableau de chasse de poursuiteur. Il a battu, cette fois, Mattéoli, conservant ainsi son brassard rente.



Raoul Lesueur (en haut), entraîné par Lavalade, a triomphé en demi-fond, mais après avoir trouvé en Verschueren un adversaire opiniâtre et décidé.

VARNAJO (2e), GÉMINIANI (3e) N'ONT PAS INQUIÉTÉ RONDEAUX

Sur le parcours enneigé de Dreux, le grand spécialiste R. Rondeaux n'a pas été inquiété par ses rivaux et a terminé aisément en tête.

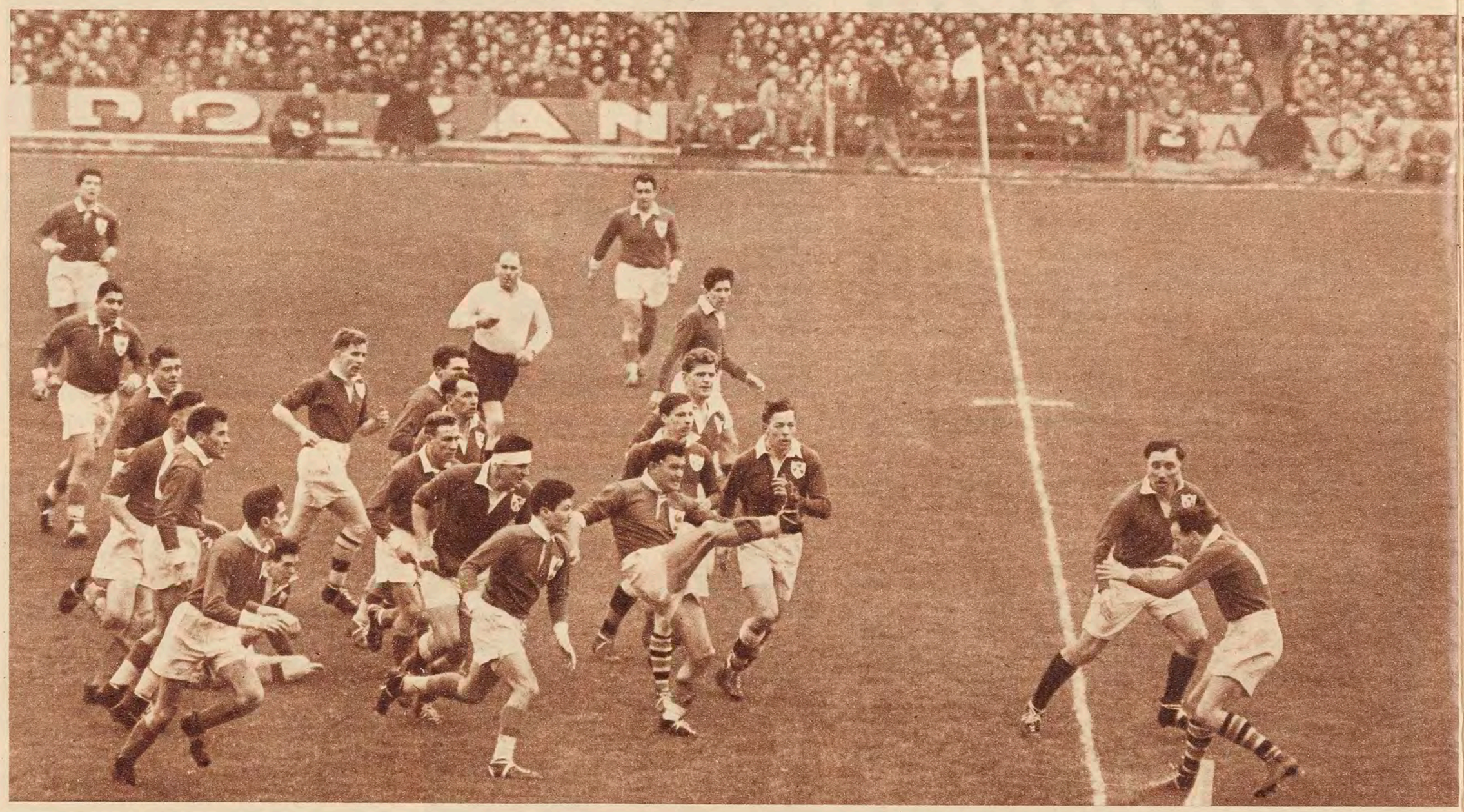
Varnajo, après avoir tenu Rondeaux en respect, termina excellent second.

Pour sa première course, Geminiani, individuel, finit troisième.

Piot a raté sa qualification pour le championnat d'Ile-de-France.

A DREUX :
CYCLO-CROSS 1er Roger RONDEAUX
TERROT
Dérailleur LE SIMPLEX
Boyaux HUTCHINSON
Agent partout et exposition :
72, av. de la Grande-Armée, PARIS
TERROT - DIJON (Côte-d'Or)

IRLANDE 11 ; FRANCE 8 : LA DÉFAITE



FRANCE-IRLANDE : 8 pts (un essai transformé et un but, Jean Prat) à 11 pts (2 essais, Henderson, Mac Carthy, une transformation, Notley, un but, Henderson), samedi à Colombes. De g. à dr.: Mias, Béjassou, Clifford, Chevallier, caché par M. Prat, Porthault, Mac Carthy, Bourdeu, O' Brien, Labadie, Thompson, Labazuy, l'arbitre : M. Pearce, Basquet, Henderson,

RIEN DE NOUVEAU DANS LE JEU FRANÇAIS !

par **Gaston BÉNAC**

C'EST peut-être parce que nous attendions beaucoup sans doute à la suite de la victoire d'Edimbourg, que nous nous retirâmes un peu déçus du stade de Colombes. Cela, malgré les magnifiques coups de boutoir de la fin de la rencontre.

Cette équipe d'Irlande, en effet, jouait sans panache et sans étoiles de première grandeur, Kyle compris; elle pratiquait un jeu d'équipe dépourvu d'éclat, mais solide, mobile, rapide, sans fissures. On pourra dire que la chance et l'arbitre ne nous favorisèrent guère, pourtant la technique d'ensemble des Irlandais, leur vitesse, leurs démarrages aussi, dominaient le débat. Les nôtres jouèrent à la française, par puissantes envolées successives, avec un cran indéniable, mais sans cohésion, sans tactique. L'improvisation a du bon, évidemment, mais on ne peut l'ériger en système.

Le public de Colombes, un peu désillusionné par le départ (prévu d'ailleurs) sur les « chapeaux de roue », comme disent les cyclistes, attendit longtemps le miracle. Or, pour lui, le miracle portait deux noms : ceux du Lourdais Jean Prat et de la gazelle parisienne Alain Porthault. Le premier, après avoir longtemps cherché la cadence, car il souffrait d'un muscle de la cuisse, faillit bien renverser la situation en deuxième mi-temps. Pendant trente minutes, il fut l'extraordinaire Monsieur Prat, le meilleur des trente, et, à lui seul, il totalisa les huit points français.

— Le rythme revenu, je sentois que nous pouvions gagner, me disait-il. L'essai que je marquai, je l'avais amorcé en passant à Martine qui envoya la balle à mon frère Maurice, puis Martine la reprit et me l'adressa. Vous voyez, un essai cent pour cent lourdais.

Quant au second, espoir du match, le rapide Porthault, il ne vit la balle qu'une seule fois dans la partie, alors que l'aile gauche était constamment alertée et qu'Olive, au poste d'ailier, ne se montrait pas assez rapide.

— Voyez-vous, me disait Porthault, l'aile gauche est souvent plus servie, car le demi d'ouverture éprouve plus de facilité à passer la balle à droite; le mouvement est plus instinctif. Et puis, dans ce jeu trop limité aux seuls avants, il est bien rare que l'ailier soit servi de façon satisfaisante.

Martine, le centre d'Olive, accusé de maladresses, d'erreurs de tactique, expliquait :

— Je n'ai pas voulu servir mon ailier alors qu'il n'avait pas le champ libre devant lui.

Des deux centres, s'il fut le plus critiqué, il faut reconnaître qu'il réalisa quelques fort jolies choses en deuxième mi-temps.

— Il n'est pas plus mauvais qu'un autre, me disait Jauréguy, il a même de très jolis mouvements, mais il est la victime, comme tant de ses camarades, du jeu de championnat qui ne lui permet pas de développer sa manière.

Je suis d'accord avec le grand Adolphe pour reconnaître que ce ne sont pas les individualités qui sont responsables mais les tendances générales du jeu emprisonné dans la manière étroite du championnat. Nous avons certainement vingt, trente joueurs de sensible valeur mais qui restent les victimes d'un jeu étriqué qui les enferme dans un cadre trop étroit, les obligeant à ne rien tenter de crainte de se livrer.

De demi d'ouverture, nous n'en avons pas. Nos centres sont quelconques, puisque l'arrière Brun et l'avant Jean Prat surgirent souvent avec l'autorité de professeurs venus donner la leçon. Des deux ailiers, un seul, pas assez rapide, fut utilisé, tandis qu'on laissait Porthault l'esprit libre pour penser à Helsinki.

Tout le poids de la partie reposa sur nos avants qui remplirent fort bien leur tâche, quoique largement battus à la touche... comme d'habitude.

Basquet fut plus qu'un bon capitaine, un solide exécutant. Je ne parle pas de Jean Prat qui, une fois de plus, fut le grand seigneur du match. Mais je veux dire tout le bien que je pense de Bourdeu, son élève, ainsi que de la bonne partie réalisée par Bréjassou et Biénès. Labadie devant Mullen eut plus souvent le ballon qu'on l'espérait; Chevallier fut un travailleur obscur; Mias ne se retrouva que par intervalles espacés.

Ce ne fut pas un très grand match, mais un bon match international, sans plus; un match qui ne nous a pas appris grand-chose. Il fut extrêmement correct, mais sans passion. La foule ne se réveilla que sur la fin, lorsqu'elle crut apercevoir quelque parti-pris dans l'arbitrage et lorsque les avants français, enlevés par Jean Prat et Basquet, donnèrent leurs solides coups de bélier devenus d'un classicisme presque traditionnel. Le jeu français n'a pas évolué, il reste fait d'exploits individuels, sans lien, sans technique, mais combien ardents et spectaculaires.

— Je suis persuadé que vos joueurs effectueront un très bon match contre les Afrikanders, s'ils veulent un peu se livrer, me disait l'ancien international anglais Day, car leur manière est un peu la leur. Mais comme ils veulent avant tout gagner, ils monopolisent la balle entre avants.

Comme nous ne trouverons pas de grands attaquants d'ici le 16 février, le comité de sélection sera plus à l'aise pour préparer ce débat entre seuls avants.

Le puissant deuxième ligne Mias tente de percer la défense irlandaise. Il réussit à prendre à contre-pied l'ailier irlandais Phipps, mais Kyle le stoppera. A droite : Mullen.

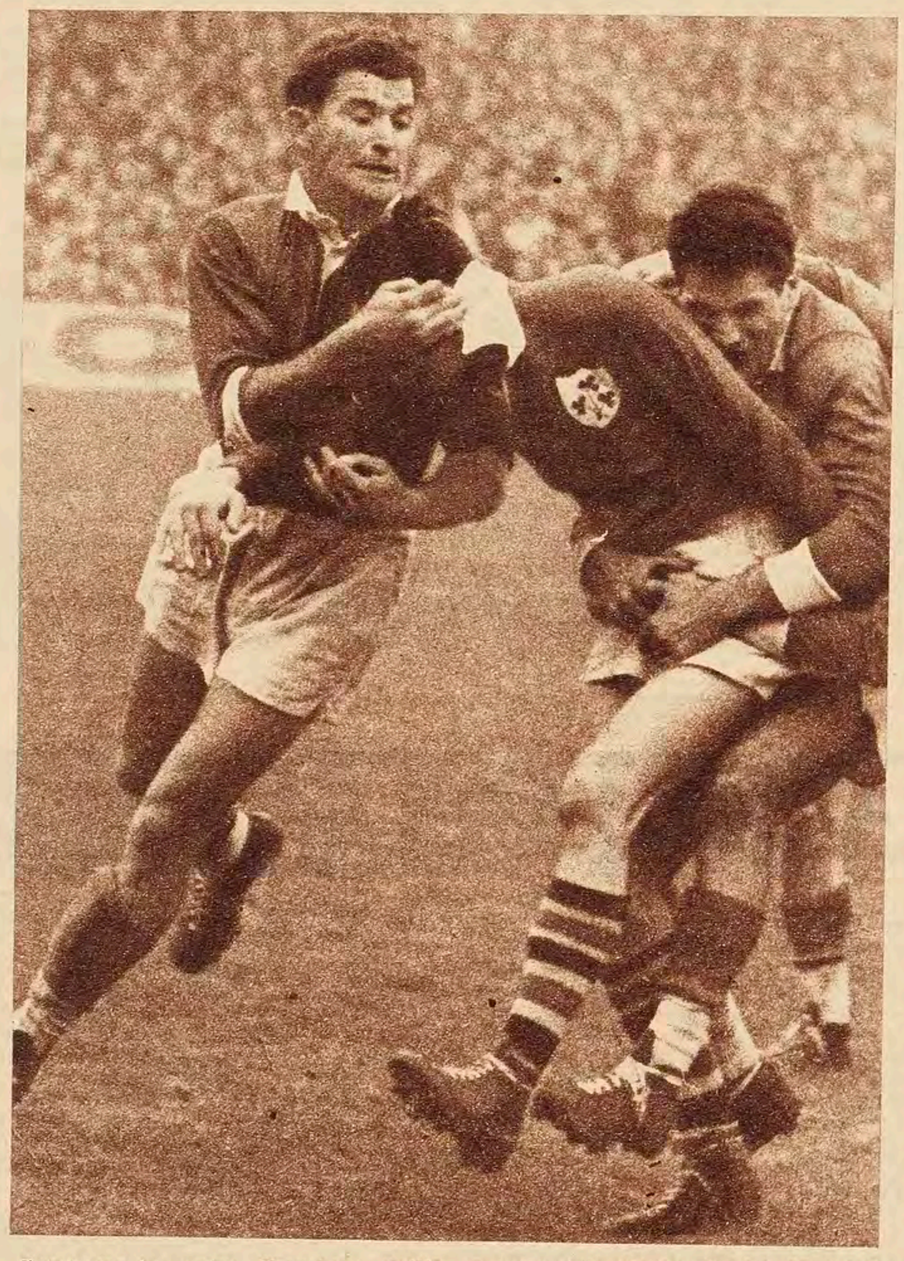
Les 3 essais de Colombes tels que les a enregistrés **PAUL ORDNER**

L'essai français réalisé à la 71e minute. Maurice Prat a recentré sur son frère Jean, qui prend à contre-pied Notley et marque.

E DE COLOMBES N'EST PAS SÉVÈRE...

nbes.
rson,

Lawlor, O'Meara, Jean Prat, Mullen, Smith, Lane, Mac Kay, Kyle, Phipps.



Servi par le centre Chambers, l'ailier Lane a débordé Porthault. Maurice Prat revient plaquer l'Irlandais que son frère Jean retient par la tête.

A la suite d'une mêlée, le ballon est sorti pour la France. Lasaosa, partant du côté « fermé », vient de prendre en défaut les Irlandais. Le Dacquois, sur le point d'être arrêté par Chambers, a servi Olive, qui recentrera au pied.

Le 1er essai irlandais, à la 10e minute. Henderson a percé la défense française entre Martine et M. Prat.

Le 2e essai irlandais. A la 70e minute. Lane intercepte une passe de M. Prat et, devant Brun, sert Mac Carthy.

Ce qui est inquiétant,

C'EST L'AVENIR !

par **MARCEL de LABORDERIE**

VICTORIEUSE, deux semaines auparavant à Edimbourg, l'équipe de France de rugby a été battue par l'Irlande, 11 à 8, à Colombes. Notre déception, réelle, s'explique non seulement par la défaite, mais encore et surtout par la médiocrité du jeu.

Après le match de Murrayfield, nous nous étions réjouis de la victoire de l'équipe de France (13 à 11) sur celle des Ecossais, mais nous avions fait des réserves.

On croyait avoir trouvé le remède en faisant appel à Olive, en « réquisitionnant » de force le sprinter Alain Porthault et en recourant aux services du triangle lourdais Labazuy, Martine, Maurice Prat.

Hélas! Porthault n'a jamais été sollicité, et cet attaquant est resté à se geler, l'arme au pied, pendant les 80 minutes du jeu. Olive a été fréquemment servi, il n'a pas commis de faute, s'est souvent tiré avec bonheur de situations difficiles. On peut dire de lui que, face aux Irlandais, il a apporté un sentiment de sécurité dans une insuffisance de vitesse.

Enfin, la coalition lourdaise ne s'est pas si bien concertée qu'on l'avait espéré. De sorte, en fin de compte, qu'on n'a pas été mieux devant les Irlandais que devant les Ecossais. Et même, cette fois, on n'a pas évité la défaite!

LA GRANDE RESPONSABILITE DE NOS DEMIS ET TROIS-QUARTS

La première mi-temps du match France-Irlande ne nous avait pas été favorable. Notre équipe jouait peut-être contre le vent, ce qui n'était pas un gros handicap, car il ne soufflait pas avec violence. Les premières attaques sérieuses vinrent des Irlandais. A la dixième minute, le centre Henderson exploitait un « trou » entre Martine et Olive, il s'y engouffrait... L'arrière Brun se portait à l'aile menacée, et obligeait Henderson à repiquer au centre. Mais il n'y avait, là aussi, aucun défenseur! Maurice Prat, qui avait fait son devoir en arrêtant son centre Chambers, était immobilisé; Martine et Olive, en se repliant, s'étaient gênés...

Bref, c'était l'essai!

Il devait s'accompagner, dix minutes après, d'un but sur coup de pied de pénalité, réussi encore par Henderson, à la suite de position de hors-jeu d'un de nos avants dans une mêlée tournée. Si bien qu'on atteignait la mi-temps sur le score de 6 à 0 pour l'Irlande.

On continua d'espérer. Lasaosa, dont la force réside plus dans son action personnelle que dans son rôle strict de demi de mêlée, attaqua vigoureusement la défense irlandaise et passa à Maurice Prat. Hélas! la passe manqua de précision; elle fut interceptée par l'ailier Lane qui contre-attaqua immédiatement. Plaqué par Brun, Lane a eu le temps de servir Mac Carthy. Celui-ci, dans une course échevelée, s'enfuit vers nos buts; Martine, qui ne s'est pas replié assez profondément, l'effleure et tombe. Où est Porthault? Lancé vers les buts irlandais, pris à contre-pied dans sa course, il doit se replier, il est décontenancé ou gêné par la mise à terre de Lane, par la chute de Martine.

C'est un nouvel essai pour l'Irlande, qui mène par 11 à 0. La grande espérance qu'avait fait naître l'attaque de Lasaosa s'est évanouie, son initiative se retourne contre nous! A ce moment, nos demis et trois-quarts avaient perdu le match.

LES AVANTS FRANÇAIS N'ONT PAS DEMERITE

Le match pouvait être sauvé par nos avants. Pourtant, il y avait en face d'eux le grand maître spécialiste talonneur, considéré comme le numéro 1 d'Europe, K. Mullen. Il a eu l'avantage au talonnage sur son rival Labadie, mais non d'une façon écrasante : il se chiffre par 19 mêlées contre 13. Aux remises en jeu à la touche, encore avantage aux Irlandais, par 23 contre 17, grâce à ce grand gaillard de Lawlor, le meilleur avant visiteur avec le « rouquin » Mac Carthy. La différence n'est pas grande. Ne parlons pas des mêlées ouvertes, il n'y en a pour ainsi dire pas eu, le jeu étant trop désordonné. Mais, dans le reste de l'action, dans ce qu'on appelle le jeu ouvert, nos avants prirent le dessus. Le Mazamétain Mias, qu'on avait stimulé, réalisa des mouvements de classe, il marqua même un essai, mais la passe très courte que lui fit Brejassou fut jugée « en avant » par l'arbitre, M. Tom Pearce. Brejassou, bien meilleur qu'à Edimbourg, s'est adapté au rythme international. Chevallier mit en valeur ses moyens réels, mais il a besoin de les affirmer. Biénès et Labadie furent d'une activité agissante. Basquet remplit son office de leader habituel; Bourdeu eut l'avantage de se montrer rapide. Ah! la vitesse! Elle a fait défaut à l'équipe de France. Avec de la vitesse chez nos lignes arrières, on aurait trompé la défense irlandaise et nous pensons à la dernière attaque française au cours de laquelle nos représentants donnaient l'impression de rester accrochés au gazon. Aussi Bourdeu fit plaisir à voir; il faudrait d'autres Bourdeu dans l'équipe. Il empoisonna le demi irlandais Kyle. Remarquez que celui-ci, lucide et imperturbable meneur de jeu, s'en tira à merveille. Il ne se lança pas à corps perdu dans la bataille, mais passa sa balle, quelquefois bien lentement même, il procéda surtout par longs coups de pied. Kyle est l'une des figures de ce match, Bourdeu n'en a que plus de mérite. Il figura du reste dans l'essai français, marqué huit minutes avant la fin. C'est lui qui, servi par Lasaosa, lança Jean Prat, et le mouvement se poursuivit par Maurice Prat, puis Martine, avant d'aboutir à l'essai de Jean Prat. Cet exploit de Jean Prat, ponctué par la réussite de son but sur coup de pied de pénalité, laissèrent espérer un instant la victoire. Mais, vraiment, ne nous plaignons pas : la défaite 11 à 8 n'est pas sévère. Ce qui est plus inquiétant, c'est l'avenir, c'est le prochain match contre les Sud-Africains.

L'EQUIPE DE FRANCE QUI A RENCONTRE L'IRLANDE

ARRIERE : Brun (C.S. Vienne). — **TROIS-QUARTS** : Olive (A.S. Montferrand), Martine (F.C. Lourdes), Maurice Prat (F.C. Lourdes), Porthault (R.C. France). — **DEMIS** : OUVERTURE : Antoine Labazuy (F.C. Lourdes); MELEE : Lasaosa (U.S. Dax). — **TOISIEMES LIGNES** : Jean Prat (F.C. Lourdes), Basquet (S.U. Agen), capitaine, Bourdeu (F.C. Lourdes). — **DEUXIEMES LIGNES** : Chevallier (A.S. Montferrand), Mias (S.C. Mazamet). — **PREMIERES LIGNES** : Biénès (U.S. Cognac), Bréjassou (Stado. Tarbais); TALONNEUR : Labadie (Av. Bayonnais).

Un cafouillage s'est produit près de la ligne de but irlandaise. Bréjassou a ramassé le ballon et servi Mias qui marque un essai. Mais l'arbitre, M. Pearce (à dr.), le refuse et indique sous l'œil indigné de Bréjassou l'endroit de la mêlée. De g. à dr.: Chambers, J. Prat, Bourdeu, Henderson, Mias, Kyle, Notley, Chevallier, Bréjassou, l'arbitre, M. Pearce, Smith, Labadie,

DE TOUCHES EN MÊLÉES...

Par André PERDEREAU

ON quitta Colombes guère moins que désolé. Pas du tout parce que l'équipe de France de rugby venait d'être battue. Mais parce que du rugby, ma foi, on n'en avait pour ainsi dire pas vu.

Des souvenirs remontaient à la mémoire. Souvenirs des années 25-30. Des matches où il y avait des Crabos, des Jauréguy, des Laborderie, des Du Manoir. Des matches pas vus, hélas! mais lus, dévorés, dans le vieux « Sporting » à papier rose du cher Alfred Spitzer. Que n'imaginait-on pas alors! Quelles fêtes du sport et du rugby ne reconstruisait-on pas dans le puzzle des mots et des lignes! Est-ce possible que ces matches-là, en vérité, n'aient pas été autrement que ce match-ci? Faut-il voir pour savoir et être déçu? Il faut préserver les souvenirs. Disons alors qu'aujourd'hui ne fut pas autre chose qu'une mauvaise journée pour le rugby.

Le départ, pourtant, avait été bon. Une sorte de sprint des Irlandais. Etincelle sans suite. Quelle première mi-temps! Un piétinement de mêlées en coups francs, de coups francs en touches, de touches en mêlées. Le cercle des pénalités se refermait. Pénalités de pénalités. On n'en sortait plus. De courses, quasi point. Les Irlandais s'en payèrent une. Elle les conduisit à l'essai. Ah! quelle bouffée d'air frais, quelle réaction. Enfin, des garçons qui couraient.

On nous dit qu'en Angleterre le rugby est un jeu de vitesse, un jeu de course, un jeu où l'on joue. Il n'y a aucune raison de ne pas croire ce qu'on nous dit. A quoi tient alors que le rugby que voici n'est fait que de fautes et de réparations de fautes? Les Anglais, en Angleterre, ne commettent-ils donc point de fautes? Est-ce nos joueurs qui ne savent pas jouer? Mais aujourd'hui les Irlandais qui, s'ils ne sont pas Anglais, ne sont pas non plus Français, dirait M. de La Palisse, n'ont, somme toute, pas mieux joué que nos joueurs.

Ne serait-ce pas aussi que le rugby, comme la langue du bon fabuliste grec, est ce qu'il y a de meilleur en même temps que ce qu'il y a de pire. Et que, pour le bien jouer, il faut aimer jouer. Plus que gagner. C'est toujours l'histoire du règlement et des hommes. Et l'on sait que l'homme est capable de tout pourrir comme de tout magnifier.

Je ne venais pas voir gagner l'équipe de France, car je le dirai tout crûment, peu me chaut que la France gagne ou perde la bataille du rugby. Exactement comme il m'est tout à fait égal que Van Gogh soit né Hollandais, car seul compte l'enthousiasme que me donne sa peinture. Je venais voir jouer bellement au rugby. Et si j'avais choisi un match international, c'est simplement que les équipes sont sélections des meilleurs joueurs. Réunion de grands joueurs. Et que les meilleurs jouent mieux : en principe, seulement. On nous l'a bien fait voir.

Ces garçons-là n'ont pas donné l'impression d'aimer jouer. Pas des joueurs, des gagneurs. Gagner, passe encore, mais gagner ainsi?... Il vaut mieux perdre en jouant bien. Allons, voyons, n'est-ce pas çà le sport?... Un moyen, pas un but. Un jeu.

Et ces spectateurs, ces légions de spectateurs qui applaudissent aux touches, cette négation du jeu; qui réclament des coups francs, qui ne guettent que la faute de l'adversaire; ces gens-là aiment le sport? Je n'en crois rien. Ce sont des gagneurs, rien que des gagneurs. Des gagneurs à tout prix, à n'importe quel prix, hélas! N'y a-t-il rien de plus exaspérant que ces cris qui croulent des gradins : « Bottez!... Bottez en touche!... La touche!... Ah! la belle touche!... »

Mais non, garçons, courez, courez, attaquez!... attaquez!... On ne marque pas des essais en bottant en touche.

Le ballon est fait pour être porté, de courses en courses, de mains en mains, derrière la ligne blanche.

On l'a bien vu quand, enfin, on se décida à jouer. Pas très longtemps avant la fin. Malheureusement. Que s'était-il passé? Pourquoi brusquement le jeu apparut-il clair, rapide? Le jeu. Un jeu de courses-. Comment ce grand corps, qu'est une équipe, trouva-t-il soudain l'équilibre, la santé? Et, par contre-coup, la joie, et donc le goût du jeu.

On assista, enfin, à des courses porteuses de ballon. Des lignes d'hommes qui s'écroulaient à bout de souffle, à bout de force, mais qui déjà avaient transmis la balle à une autre ligne, qui mourait à son tour, quand une autre encore avait reçu le ballon, et s'enfonçait avec en terre adverse. Et, tout au bout, il y eut deux essais, l'irlandais et le français, deux instants de perfection classique, de totale sobriété autant que plénitude de beauté. Alors, tout le stade était debout, et nous avec. Et nous criions de plaisir.

Et quand le sifflet de l'arbitre arrêta la partie, d'aucuns disaient : « Dommage, dix minutes de plus, et l'on gagnait peut-être! » Pardi!... Les dix minutes, il y a beau temps qu'elles avaient été gaspillées... avant.

Dans le dernier quart d'heure, les Français attaquèrent à outrance. Sur un départ de la ligne de trois-quarts, Maurice Prat, avant d'être plaqué par son vis-à-vis Chambers, a eu le temps de passer à Martine qui fonce et tentera de s'infiltrer entre Mac Kay (qui se replie) et l'ailier Phipps. Le centre lourdais n'a pas vu, à sa droite, Olive. Encore une occasion de perdue.

Les trois-quarts français viennent à nouveau d'attaquer. La balle est passée de mains en mains. Olive tente en vain de rattraper celle-ci.

En 1re mi-temps, l'arbitre a accordé à la France un but de pénalité pour hors-jeu des Irlandais. J. Prat, qui a shooté, l'a manqué de peu.

L'arrière Brun s'est intercalé dans la ligne de trois-quarts. Il a passé à Olive, qui a eu le temps de transmettre le ballon à Martine.

Une carrière parmi tant d'autres

L'AGENAIS GUY BASQUET

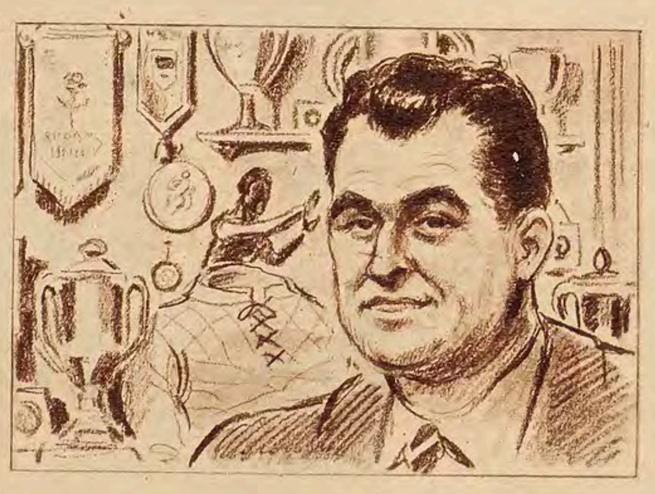
TEXTE de Marcel de LABORDERIE
DESSINS de Paul ORDNER

1 Au banquet qui suit par tradition chaque match international, Guy Basquet, capitaine de l'équipe de France de rugby, prononce un discours. Inévitablement, les Irlandais ou les Gallois crient : « Up ! Up ! » jusqu'à ce que Basquet se mette debout sur sa chaise. Il le fait de bonne grâce, et, dominant ainsi la situation, prononce le petit discours d'usage. Ses camarades de l'équipe de France le taquinent en racontant que ce sont toujours les mêmes phrases qui servent pour tous ses discours : « La chance n'a pas été avec vous », dit-il gentiment aux Britanniques, si ces derniers sont vaincus ! Mais, s'ils gagnent, il leur dit : « Vous avez mérité de gagner, parce que vous étiez les meilleurs techniciens. » Et, au besoin, Guy Basquet enchaîne sur les exigences de la loi du sport. S'il racontait sa vie sportive, ce n'est pas en quelques minutes, comme dans un banquet, qu'il pourrait le faire...

2 Guy Basquet a participé à une trentaine de matches internationaux. Il connaît tous les terrains britanniques. A Swansea, le 21 février 1948, quand nous battons pour la première fois les Gallois chez eux, par 11 à 3, il ouvre la série des essais. Quand le 29 janvier 1949, à Dublin, sur le terrain de Landsdowne Road, la France distance l'Irlande par 16 à 9, le Toulousain Lassègue marque bien un essai, mais il a été précédé dans cette voie par Guy Basquet. L'an dernier, à Londres, quand le rugby français réussit à vaincre pour la première fois l'Angleterre sur son fameux terrain-mascotte de Twickenham, c'est Guy Basquet qui, à la suite d'une mêlée ouverte, a marqué le premier essai français. Et cette année même, il y a quinze jours, quand, encore pour la première fois, l'équipe de France remporte une victoire sur l'Ecosse à Murrayfield, Basquet est toujours là pour marquer.

3 Grand marqueur sur les terrains britanniques, Basquet n'a pas oublié de réaliser quelques essais à Colombes : le 1er janvier 1948, contre l'Irlande; le 11 janvier, contre les Australiens, match durant lequel il se surpassa, obtenant trois essais. Il y a pourtant un pays où, en match international, Guy Basquet n'a pas marqué son classique et traditionnel essai ! C'est le seul qui ait ainsi échappé à ce qu'il appellerait « sa loi du sport » : l'Argentine. Basquet fit, bien entendu, partie de la tournée française qui, au cours de l'été de 1949, alla s'illustrer sur tous les terrains argentins. Sous le ciel sud-américain, Guy Basquet se trouvait à l'aise : il s'intéressait au dressage des chevaux, aux cow-boys, et savait prendre l'aspect indigène en se coiffant d'un vaste sombrero. Les joies de la vie de gaucho lui firent-elle oublier l'art de foncer vers les buts ? Il n'a jamais pu répondre à cette question !...

4 Guy Basquet rappelle en s'amusant l'histoire de ses débuts en rugby. Ils se déroulèrent d'une façon assez piquante, sur un petit terrain d'Agen. Donc, il s'était procuré l'équipement nécessaire, et très fièrement, s'était laissé incorporé dans l'équipe des garçons bouchers qui avait été défiée par l'équipe des garçons coiffeurs. Il courait après ce diable de ballon, et était tout à la joie de sa première partie de rugby, du vrai rugby, quand, à la mi-temps, il vit s'avancer sur lui une silhouette qui lui était familière, la silhouette paternelle ! Et le jeune Guy dut, sans délai, sous le regard courroucé de son père, se rhabiller en hâte ! Pour Guy Basquet, le premier match de rugby n'avait duré qu'une mi-temps. Quand, un peu plus tard, il vint à Paris, en 1939, c'est un jeune, svelte, et mince athlète qu'accueillit le Racing, où il tint, en équipe réserve, le rôle délicat de trois-quarts centre.



5 C'est du reste par hasard qu'il vint au rugby au Racing. Il était joueur de basket, et l'un des titres de gloire qu'il affectionne le plus est d'avoir été champion régional de basket avec une équipe agenaise. « Mais viens donc au rugby ! » lui dirent des camarades. Et Guy se laissa tenter... A ce moment-là, notre jeune homme, âgé de 18 ans, haut de 1 m. 81, pesait 75 kgs. Depuis, il a pris du poids, beaucoup de poids même, puisqu'il accuse 105 kgs sur la balance... Mais il sait s'en servir, non seulement en marquant des essais par l'effet de sa puissance utilisée à bon escient, mais encore en calant solidement la mêlée comme troisième ligne centre. Il a été une trentaine de fois international, champion de France en 1945 avec le S.U. Agenais et deux fois finaliste en 1943 et 1947. Il a même gagné la Coupe de France en 1943 et 1945. Ses nombreux trophées sont soigneusement rangés.

6 Basquet est né le vendredi 13 février 1921, en la petite cité de Layrat, près de Sérignac, à quelques kilomètres d'Agen. Il est allé aux chantiers de jeunesse, à Saint-Pé-de-Bigorre, près de Lourdes, où il était spécialisé dans le maniement de la masse ! Il finit comme cuisinier... Est-il gourmand ? Il faudrait le demander à ses beaux-parents, propriétaires à Agen d'une pâtisserie où l'on savoure les fameux pruneaux... Guy reconnait qu'il a pris du poids surtout depuis son mariage, il y a près de six ans. Agent d'une grande raffinerie de pétrole, il goûte aux joies familiales, avec ses deux enfants, un fils, Daniel, âgé de quatre ans et demi, que sa maman et ses grands-parents initient déjà au langage du rugby, et une fille, Dominique, qui compte près d'un an. C'est un homme comblé et qui attendait sans peur la rude partie qui devait, samedi, à Colombes, opposer la France à l'Irlande.

REIMS S'EST DRESSÉ SUR LA ROUTE DES HA

BATTUS à Reims, les Havrais, qui étaient invaincus depuis le 9 décembre, demeurent pourtant seuls en tête, mais leur avance se trouve réduite de trois à un point.

Le retard de Lille (3 points) et des Girondins (4 points) est du reste fictif, ces deux équipes ayant respectivement un et deux matches de retard.

La 23e journée a été marquée par quelques incidents. A Nancy, Lens, battu, a posé des réserves, et à Marseille, l'arbitre, M. Dufossé, arrêta, deux minutes avant la fin du match réglementaire, la rencontre Marseille-Racing, le public ayant envahi le terrain pour protester contre l'annulation d'un but d'Andersson.

Lyon, bien décidé à se maintenir en première division, a obtenu un nouveau point qui lui permet de rejoindre Rennes et Marseille.

Sète, opportuniste, dut à la détente de Curyl de marquer deux points contre Roubaix.

Nice et Nîmes, tous deux sur leur terrain, ont gagné aisément devant Rennes et Saint-Etienne.

Le Stade, une fois de plus, a rentré six buts à son adversaire et affirmé sa position de leader de seconde division, tandis que Montpellier, comme les Stadistes le 16 décembre, a succombé à Grenoble.

Rouen, Valenciennes, Angers et Grenoble forment le peloton des quatrièmes à la poursuite de Nantes.

Pierre LAGOUTTE.

MARSEILLE-RACING (2-3). Le gardien de but de Marseille, Morand, s'est élancé pour capter une balle convoitée par le Hongrois Szoke. Il s'en emparera protégé par son équipier Johansson. Au fond : Nocentini (T. tr. Marseille).

LA CHUTE DU HAVRE A ETE DRAMATIQUE

De notre envoyé spécial : **Guy CHAMPAGNE**

REIMS. — « Le match nul eût été un scandale... Les Havrais ont un complexe d'infériorité chaque fois qu'ils rencontrent Reims... A une minute près nous n'étions pas battus... »

Toutes ces exclamations, lancées dans le bourdonnement des vestiaires, tentaient de tirer la leçon de la défaite du Havre.

« Bien sûr, Monsieur Germain, le nul eut été un scandale. Dominer de la sorte pendant 90 minutes et ne pas gagner, non vraiment... Heureusement, Reims a concrétisé sa supériorité par deux buts d'Appel dans les soixante dernières secondes d'un match dramatique. »

Le dirigeant normand, M. Martine, avait raison d'affirmer que son équipe était diminuée devant Reims, car, en fait, elle ne joua jamais en leader, se montrant timide et maladroite sur le terrain enneigé.

Jules Bigot n'avait pas tort de dire qu'à une minute près ses hommes obtenaient le partage des points, mais il ne doit pas oublier non plus que le but qu'ils possédaient à la mi-temps (Waloryzek, 32e minute) n'était pas mérité.

M. Canard ne se trompait pas en déclarant que Batteux avait été particulièrement bon. L'inter rémois tira avec habileté les ficelles d'une attaque qui cherche encore trop la perfection. Cependant, il fut, avec Penvern (qui réussit le but égalisateur, 59e minute), Jonquet et aussi Kopa, le meilleur de son équipe.

Il est peut-être vrai aussi, Monsieur Perrigault, que Grimonpont aurait dû déclarer forfait avant la rencontre, mais il se sentait en bonne condition au moment du coup d'envoi. Il a fallu que cette vieille douleur au côté se réveille... Privé de son demi centre, passé à l'aile, le onze havrais en mauvaise posture fut alors complètement désorganisé et Ruminski fut obligé de se rouler dans la neige sale, effectuant des parades efficaces... jusqu'au moment où l'ensemble craqua.

Le mot de la fin sera pour le sélectionneur Rigal, quand il pronostiquait (peut-être formellement, car il est bien placé) que Marche, revenu en grande forme, pourrait rentrer dans le onze tricolore, un de ces jours.

La chute du leader fut dramatique. Le vaisseau havrais a sombré après avoir longtemps donné de la bande. Le onze de Reims, sur la neige, était trop fort pour lui, mais il lui a fallu, quand même, 89 minutes pour venir à bout de la ténacité des hommes de Bigot, une ténacité qui faillit, il faut bien le dire, être injustement récompensée.

LYON-METZ (2-2). Le Messin Marchal, malgré l'opposition de Jurilly, tire au but. Grillon (à dr.) arrive trop tard (Téléphoto transm. de Lyon).

AMIENS-MONACO (2-2). La défense d'A... De g. à dr. : Capart, Harduin, Battistella...

AVIS A NOS LECTEURS

Ceux de nos lecteurs qui désirent relier leurs exemplaires de « BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS », peuvent nous demander de leur fournir une reliure mobile qui peut contenir 60 Nos.

Prière d'adresser au C.C.P. de « BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS » : 5.390.08, la somme de 600 francs.

Ire DIVISION

Les résultats

Sète b. Roubaix, 2-1; Reims b. Le Havre, 3-1; Nice b. Rennes, 3-0; Lyon et Metz, 2-2; Nîmes b. Saint-Etienne, 5-1; Racing b. Marseille, 3-2; Nancy b. Lens, 3-2; Sochaux-Bordeaux, remis; Lille-Strasbourg, remis.

Le classement

1. Le Havre, 31 pts; 2. Nice, 30 pts; 3. Lille, 28 pts; 4. Girondins, Metz, Reims, Nîmes, 27 pts; 8. Roubaix, 26 pts; 9. Nancy, 23 pts; 10. Racing, 22 pts; 11. Saint-Etienne, 21 pts; 12. Lens, 20 pts; 13. Sochaux, Sète, 19 pts; 15. Marseille, Rennes, Lyon, 17 pts; 18. Strasbourg, 10 pts.

Lille, Strasbourg, Sochaux et le Racing ont un match de retard; les Girondins, 2 matches.

IIe DIVISION

Les résultats

Stade Français b. Le Mans, 6-0; Rouen b. Besançon, 3-1; Nantes b. Cannes, 4-2; Angers b. Alès, 1-0; Valenciennes b. C.A. Paris, 3-0; Toulon et Toulouse, 1-1; Amiens et Monaco, 2-2; Grenoble b. Montpellier, 3-1; Troyes b. Béziers, 3-0.

Le classement

1. Stade Français, 35 pts; 2. Montpellier, 32 pts; 3. Nantes, 29 pts; 4. Rouen, Grenoble, Valenciennes, Angers, 26 pts; 8. Toulouse, 25 pts; 9. Monaco, Toulon, Troyes, 22 pts; 12. Cannes, 19 pts; 13. Besançon, 18 pts; 14. C.A. Paris, 15 pts; 15. Béziers, Amiens, 14 pts; 17. Alès, 12 pts; 18. Le Mans, 7 pts.

Le Stade Français, Amiens, Cannes, Besançon, Béziers et Alès ont un match de retard.

STADE FRANÇAIS-LE MANS (6-0). L'attaque stadiste a dominé la situation au Parc. Tout au moins en seconde mi-... Groupés en défense, ils tentent de s'opposer à l'action des Parisiens. De g. à dr. : Favre, Lang, qui vient de dégager...

S HAVRAIS, INVAINCUS DEPUIS SIX SEMAINES

balle convoitée
. tr. Marseille).

REIMS-LE HAVRE (3-1). L'avant centre rémois Appel, que l'on voit exécuter un saut acrobatique, s'est montré, une fois de plus, le meilleur réalisateur champenois. Il a marqué deux buts à Ruminsky dont la parade sera efficace. De g. à dr.: Devroedt, Zimny, Bihel, qui a été lobé, Appel, Mathiesen, Ruminsky. Reims est toujours invaincu sur son terrain.

La défense d'Amiens, pressée sur son but, parvient à se dégager grâce à son demi Bourson (au cent.). uin, Battistella, Brown (4), Bourson, Ben Amar, Rabstejnek (10) et l'excellent Sud-Américain Conti.

ROUEN-BESANÇON. Le goal de Besançon, Lopez, bloque la balle devant l'avant rouennais Bruey.

NANCY-LENS (3-2). Le Lensois Duffuler arrête de peu dans les pieds de Piantoni.

n seconde mi-temps. Les Manceaux furent débordés. nt de dégager de la tête, Martinez, Planté et Gendry.

VALENCIENNES-C.A.P. (3-0). La défense parisienne connut des moments difficiles. De g. à dr.: Verdeal (à terre), qui masque Grizetti, Halotel (de dos), Goffart et le Capiste Bravo.

ÉMILE ALLAIS FÉLICITE F. BAUD EXCELLENT, DIMANCHE, A MEGÈVE

E. Allais, venu de Suisse, a félicité, dimanche, à Megève, François Baud (à droite), qui a brillamment enlevé la Coupe qui porte son nom (T.t. Megève)

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 350 fr.
— 6 mois : 700 fr.
— 1 an : 1.400 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

★

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C.C.P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris.

★

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT

124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 le foot — 11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

MERCREDI.. 1.50

le tirage de la 4e tranche de la
LOTERIE NATIONALE

CE COUP FRANC (RÉUSSI) DE GRILLON PEUT SAUVER LYON DE LA DESCENTE

LYON-NIMES (4-3), jeudi, à Lyon. Grillon est réputé pour son excellente frappe de balle. Alors que Lyon et Nimes étaient à égalité (3-3), Lyon bénéficia d'un coup franc. Grillon prit en défaut le mur de Nimes et réussit le but qui évitera peut-être, à Lyon, la rélégation. Dakowski est battu.

Voici le dossier de l'affaire du R.

ACCUSÉS levez-vous!

CLASSE à la dernière place du championnat, à six points de l'avant-dernier, le onze de Strasbourg, tenant de la Coupe de France, ne paraît pas capable de se maintenir en première division. Il est virtuellement condamné à la relégation.

La disparition de la scène de premier plan d'un club disposant de moyens aussi importants provoque des remous. Une telle crise a des responsables. Lesquels ?

But et Club-Le Miroir des Sports *a ouvert le dossier de « l'affaire ».*

Il expose, tout en les regrettant, les faits qui ont amené une équipe aussi riche de possibilités au bord du gouffre.

Lucien Gamblin, auprès des milieux autorisés des dirigeants alsaciens, et notre correspondant à Strasbourg, Robert Greiner, ont mené leur enquête en toute objectivité.

ROBERT GREINER : L'ENTRAINEUR NICOLAS NE FORMAIT PAS LE ONZE, ON N'A PAS ACHETÉ "ALSACIEN" ET M. HEINTZ A FAIT DU DIRIGISME

La défaite devant Nice a fait éclater la crise qui couvait.

Le président de la section technique, M. Heintz, après force menaces qui ne furent pas toujours heureuses, a donné sa démission, laissant à d'autres le soin de conduire le team alsacien à cette fin de saison et au cours de la prochaine, en deuxième division. Que peut-on lui reprocher ?

1 **Il abandonne la barque au moment même où elle fait eau. Il n'a pas assez prospecté sur le plan régional et il a fait appel à des étrangers, des Allemands surtout, alors que l'Alsace constitue une véritable pépinière de joueurs de ballon rond. Aidé par un membre du Comité qui lui servait de racoleur, le Président a acheté des hommes qui ne restèrent pas longtemps dans l'équipe, qu'ils soient venus de la Légion Etrangère ou d'ailleurs.**

2 **Pourtant, à la Libération, on avait annoncé en grande pompe l'ouverture à la Meinau d'une école de football qui devait former des jeunes appelés à assurer la relève des « pros » pour les meilleurs d'entre eux. On compte sur les doigts d'une main les élèves sortis de cette école fantôme et l'exemple le plus frappant des ressources offertes dans les départements du Bas-Rhin et du Haut-Rhin est celui du Mulhousien Bruat. L'actuel avant centre de Sochaux, en progrès constants, aurait pu être acquis pour 300.000 francs par le Racing Club qui le laissa filer dans le Doubs. Avec lui pourtant, le problème du leader de l'attaque aurait été résolu. On pourrait citer bien d'autres footballeurs dont les clubs se sont assuré les services et, si Haan est revenu à Strasbourg, il n'aspire plus qu'à une chose : retourner dans le Midi.**

3 **La dernière erreur : le transfert de Nagy (même s'il avait mauvais caractère) en Espagne. C'est au moment où la ligne d'avants s'avérait parfaitement stérile et où débutaient les matches de Coupe qu'on a laissé le rapide et subtil Hongrois partir à Las Palmas. On ne nous fera pas croire que l'état des finances du club, soutenu par quelques gros industriels, était tel qu'il faille négocier le joueur à tout prix !**

4 **Charles Nicolas quittera Strasbourg à la fin de la saison. De là à croire qu'il est responsable de la décadence du Racing, il n'y a qu'un pas à faire. Nous ne le franchirons pas. Nicolas devait être vraiment très souple. Il n'avait, paraît-il, pratiquement rien à dire quant à la formation des équipes. La Commission technique, au prix de débats parfois passionnés, tranchait. On a vu le résultat.**

On a vu jouer par exemple Angel, hors de forme (acquisition également critiquée). On conçoit que Nicolas, dégoûté, jette le manche après la cognée.

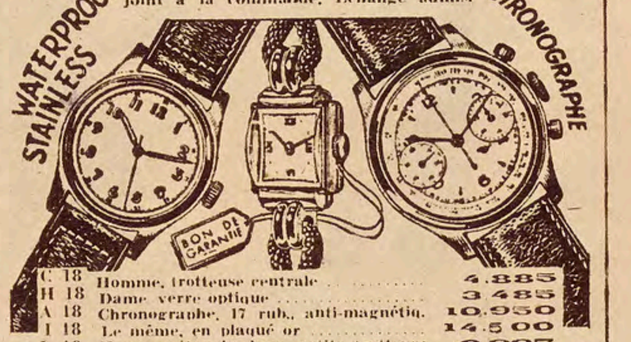
LUCIEN GAMBLIN la commission du "onze" pro

L'ex-président HEINTZ

Charles NICOLAS

Le Hongrois NAGY

Envoi contre remboursement ou mandat joint à la commande. Echange admis.



C. 18	Homme, trotteuse centrale	4.885
H 18	Dame verre optique	3.485
A 18	Chronographe, 17 rub., anti-magnétiq.	10.950
I 18	Le même, en plaqué or	14.500
L 18	Homme, étanche luxe, petite trotteuse	2.997

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, RUE LAFAYETTE — PARIS

Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

Devant Dupraz (à g.), le demi nimois Rossignol dégage d'un coup de pied retourné son camp menacé par Lyon.

C. Strasbourg

L'antagonisme farouche entre des finances et les dirigeants a désorganisé la formation

C'EST au moment où la réalisation d'un stade magnifique, ayant coûté plus de 170 millions (dont 58 pour la construction de tribunes de toute beauté), est achevée que Strasbourg va devoir renoncer à la première division. L'équipe « pro », mal gérée, se traîne à la fin du classement et chacun admet qu'elle ne pourra pas remonter son handicap. Voici quelles sont les causes principales de cette déchéance :

1 Les dirigeants sportifs de l'équipe et les dirigeants financiers ont été séparés par un antagonisme farouche. « On n'a pas voulu nous donner l'argent nécessaire pour remonter l'équipe », affirment les premiers. « Le succès en Coupe a grisé les responsables du onze pro », prétendent les seconds.

2 L'administration de Strasbourg est compliquée. Il y avait quatre présidents : MM. Belling (amateurs), Lutz (pros), Huck (finances) et Heintz (technique). « Nous aurions dû démissionner et ne pas continuer à accepter de diriger l'équipe », reconnaissent maintenant les hommes qui ont eu la charge du onze.

3 Les contacts entre ses organismes ne furent pas suffisamment rapprochés. Les réunions n'avaient lieu que tous les trois mois. Impossible dans ce cas d'obtenir une gestion valable avec un gouvernement aussi compartimenté.

4 L'utilisation des fonds fut défectueuse. On a voulu opérer des économies au lieu de former une équipe. Le résultat de cette politique s'avéra très mauvais, d'autant plus que le choix des nouveaux joueurs ne fut pas très brillant. Strasbourg est le seul club à ne pas posséder de stagiaires !

LA DÉFENSE ET L'AVENIR DES ALSACIENS

La situation de Strasbourg n'est pas si noire.

Le public de la Meinau continue à garder sa confiance à l'équipe. Le onze, même s'il descend, est capable de remonter rapidement en première division. La tâche des nouveaux dirigeants s'annonce compliquée. Ils ne devront pas renouveler les erreurs de leurs prédécesseurs. Ils seront obligés pour retrouver leur lustre :

1 De ne pas suivre la même politique que l'ancien comité directeur qui n'accepta que 13 joueurs professionnels parce que, la saison dernière, le club strasbourgeois a remporté la Coupe avec 13 joueurs.

2 D'instituer une politique des jeunes, et pour cela d'exiger des fonds du comité des finances, qui nous semble être le principal responsable de la regrettable situation actuelle.

UNE VISITE A CLERMONT-FERRAND, PÉPINIÈRE DE CHAMPIONS

GEMINIANI, BUCHONNET ET LAJOIE, bloqués par la neige, n'ont pu escalader le Puy de Dôme jusqu'à son sommet

De notre envoyé spécial : **René MELLIX**

CLERMONT-FERRAND. — La ville dominée par le Puy de Dôme, qui a pris sa parure d'hiver, abrite un nombre important de vedettes :

CHAMPIONS DE FRANCE : Charles Cérou (marathon), Louis Rosier (automobile), Estrada (boxe), Aurine, Ed. Faure, M. Faure, Laugier (lutte).

INTERNATIONAUX : Bernard Chevallier, Dacien Olive, Frank Fournet (rugby), Gaston Ricard (A), Régis Théron, Henri Théron (B), Mlles Pierrette Verdier, Edith Klockner (basket).

CYCLISTES : Raphaël Geminiani (2e et premier Français du Tour 1951), Roger Buchonnet (héros, avec Coppi, de l'étape Gap-Briançon du dernier Tour).

LES ESPOIRS : Noël Lajoie, Antoine Martinez, Max Cohen, Costa; LES CHEVRONNES : Paquet, Bussemey, Thomas, Bulidon, Guittard, Alessio, etc.

Les clubs clermontois font preuve d'une grande activité.

L'A.S. Montferrandaise, qui vénère le souvenir du grand Marcel Michelin, possède des installations dignes de celles du Racing C.F.

L'A.C. Clermontoise, présidée par M. Moine, a pris en charge l'organisation de l'arrivée au sommet du Puy de Dôme de l'étape du Tour Limoges-Clermont-Ferrand; elle organise l'annuel Paris-Clermont-Ferrand, le passage de la « Route de France » des amateurs et indépendants, de même que plusieurs épreuves régionales. L'A.C.C. s'enorgueillit d'avoir remporté 79 courses en 1951, le champion du club étant Antoine Martinez (22 ans), avec 13 succès. Le Stade Clermontois est en perte de vitesse, la section basket exceptée; l'U.C. Clermontoise organisera le circuit des Villes d'Eaux d'Auvergne et le Critérium d'Europe des grimpeurs sur les pentes du Puy de Dôme.

Réunir tous les champions clermontois dans un laps de temps assez court n'est pas une tâche aisée : nous y avons néanmoins réussi.

En compagnie de Geminiani, Buchonnet, Lajoie, Martinez, qui sont en pleine période d'entraînement, nous avons effectué une reconnaissance de l'ascension du Puy de Dôme. Hélas ! la neige (30 cm.) ne nous a pas permis de dépasser la route dite du « péage », située à 5 km. du sommet.

Les 5 km. restant à escalader du péage au sommet ont un pourcentage continuel de 12 %. Cette route datant de 1922 remplace le chemin de fer sans crémaillère (la locomotive était à l'époque la plus puissante qui existât) dont le dernier voyage officiel amena au sommet du Puy le Président Millerand.

Seules les automobiles sont admises sur cette route. C'est pourquoi les cyclistes, en dehors d'une permission spéciale pour la journée des cyclotouristes, ne peuvent en entreprendre l'ascension.

Geminiani l'a escaladée une fois avec un braquet de 45×23; Buchonnet, Lajoie, Martinez ne connaissent pas les 5 ultimes kilomètres.

Dans le Tour, le Puy de Dôme surprendra de nombreux concurrents, estime Geminiani. Ses pentes régulières à 12 % qui semblent être en ligne droite ne « rendent » pas; elles ne permettent pas de reprises et les autos chauffent terriblement. Certains monteront à pied, surtout après les 230 km. d'une étape rude.

« A mon avis, il faudra un braquet de 46×25. En ce qui me concerne, le Puy de Dôme n'aura pas pour moi la même incidence que l'étape contre la montre Clermont-Vichy, dont les 65 km. me sont tellement connus que je pourrais les parcourir les yeux fermés. Si, au pied de cette difficulté, je comptais 1' 30" de retard sur Koblet, par exemple, alors je me donnerais à fond et le lendemain, j'en suis persuadé, Koblet ne pourrait pas me distancer de 6' sur Clermont-Vichy où la foule me portera littéralement. »

Charles Cérou, jardinier au stade de l'A.S.M., est légèrement en retard sur sa préparation de crossman. Cérou pense avant tout au marathon des Jeux.

« Actuellement, nous a-t-il confié, je m'entraîne tous les deux jours en courant une heure autour du stade. A partir de fin avril, je ferai des sorties de 50 km. sur la route de Clermont-Riom-Aigueperce que les concurrents du Tour emprunteront contre la montre. J'ai 33 ans et j'espère améliorer mon record : 2 h. 35' sur le marathon. Je vous l'affirme, je serai en forme pour le cross des Six-Nations. »

Le solide seconde ligne international Bernard Chevallier (26 ans, 1 m. 87, 100 kg.), natif de Rougnat (Creuse), est homme d'équipe à la S.N.C.F., en gare de triage de Clermont-Ferrand.

Chevallier fait, à tour de rôle, les 3 fois huit heures, c'est-à-dire qu'il travaille soit de midi à 20 h., soit de 20 h. à 4 h. du matin ou de 4 h. à midi.

« Pour me déplacer, soit avec l'A.S.M., soit avec l'équipe de France, je suis obligé de prendre des congés qui automatiquement diminuent mon temps de vacances d'été », confesse-t-il.

Chevallier qui, il y a deux ans, jouait au F.C. Moulins, est un véritable amateur. Son camarade Dacien Olive est dans le même cas. Comptable aux usines Michelin, le trois-quarts aile doit réintégrer son emploi dès son retour à Clermont.

Gaston Ricard, international A de basket — il joua l'an dernier France-Italie et France-Espagne — capitaine du Stade Clermontois, est chauffeur chez Michelin.

Régis Théron, capitaine de l'A.S.M., actuellement en tête de la poule B du championnat de France, est employé de bureau, chez Michelin également, tandis que son frère Henri est étudiant en médecine, 2e année.

Les lutteurs Faure frères, Laugier préparent les combats futurs, tandis que Aurine, opéré récemment du ménisque, se morfond à la chirurgie.

Le sommet du **Puy de Dôme**. Au centre : la plate-forme où sera jugée l'arrivée de l'étape **Limoges-Clermont**.

Devant Vercingétorix. G. à dr.: Buchonnet, Lajoie, Martinez, Ricard, Cérou, Geminiani.

Ch. Cérou est jardinier au stade de l'A. S. M.

Martinez, Buchonnet, Lajoie, « Gem ».

L. Rosier dispute un « 421 » avec Théron.

L'international de rugby XV, Bernard Chevallier (×) exerce le métier d'homme d'équipe à la gare de triage de Clermont-Ferrand.

NEIGE, FROID, VERGLAS, TOUT S'EST ABATTU SUR LES CONDUCTEURS DU RALLYE DE MONTE-CARLO

LES ANGLAIS GRANDS VAINQUEURS AVEC ALLARD ET STIRLING MOSS

De notre envoyé spécial : **Georges FRAICHARD**

Après 3.500 kms de routes peu clémentes, la voiture de deux concurrents franchit le contrôle d'arrivée à Monte-Carlo.

Les Anglais Allard et Walburton ont remporté cette épreuve.

Le docteur Angelvin et sa femme se classèrent troisièmes.

MONTE-CARLO. — C'est sur une victoire éclatante de l'industrie automobile britannique que s'est terminé le 22e Rallye Automobile de Monte-Carlo, rallye que les conditions atmosphériques ont rendu extrêmement pénible. Il y avait au départ 328 voitures; il n'en restait plus, à l'arrivée, que 167 susceptibles de figurer au classement et encore, parmi elles, 16 seulement étaient vierges de toute pénalisation.

La dernière épreuve du classement, disputée sur le circuit enneigé de Braus, a été déterminante. Le constructeur anglais Sidney Allard en a été le grand vainqueur avec son coéquipier Warburton, et ce sont encore des Anglais qui enlèvent la seconde place, avec Stirling Moss et Scannell (Talbot-Sundbeam). Le premier Français est troisième du classement général et premier de sa catégorie. Il s'agit du docteur marseillais Marc Angelvin que secondait sa femme au volant d'une Simca sport.

Il n'est pas inutile de souligner combien cette double victoire britannique sera exploitée de l'autre côté de la Manche, dans un pays où l'exportation compte avant tout. Sur leurs placards de publicité, les Anglais pourront faire ressortir que, sur les quinze premières, six voitures ont été construites chez eux. Il est vrai que la firme Peugeot a toutes les raisons d'être satisfaite : cinq 203 sont également parmi les quinze premières, contre deux Simca, une Talbot et une Citroën.

M. Antony Noghès, président de l'Automobile Club de Monte-Carlo, en exigeant des voitures qu'elles soient strictement de série, pensait donner une chance aux amateurs et non plus exclusivement aux professionnels.

Le mauvais temps a opéré la sélection. Mais quels sont ceux qui se comportèrent le mieux ?

Les professionnels, bien entendu. Et c'est pourquoi on trouve dans les quinze premiers : Allard (1er), Stirling Moss (2e), Angelvin (3e), Cotton-Didier (4e), Becquart-Ziegler (5e), Heurteaux-Crespin (6e), De Cortanze-Crapez (7e), Louis Rosier (8e), Roger Loyer-Rinen (12e).

A quoi cela tient-il ? A ce qu'ils savent probablement mieux conduire que les « grands touristes » et qu'ils savent surtout parfaitement mettre leur voiture au point.

A part les itinéraires de Glasgow et de Lisbonne, qui ont été relativement faciles, les partants des autres itinéraires n'ont pas été gâtés par le beau temps. Ceux de Monte-Carlo ont été « servis ». Entendez par là neige et verglas, de Grasse à... Grasse.

Et ce sont les Monts d'Auvergne qui ont provoqué la sélection. J'ai eu, personnellement, l'avantage de participer au rallye. Je n'avais auparavant aucune idée de ce que cela pouvait être. Je le sais maintenant. Et c'est formidable, enthousiasmant au possible.

Pendant deux jours et trois nuits, plus rien ne compte que le souci de l'horaire et la joie enivrante de parcourir un certain nombre de kilomètres (près de 3.500) à une moyenne horaire qui ne soit en aucun cas inférieure à 50 kilomètres à l'heure.

La seconde nuit est difficile à passer (les défaillances sont fréquentes), mais la troisième est merveilleuse : personne ne songe à dormir, tant les difficultés routières sont immenses.

Entre la côte de Néris-les-Bains, qui a marqué les débuts de notre calvaire (d'ailleurs librement consenti), et la ville de Valence, les nerfs sont soumis à une très rude épreuve. En pleine nuit, dans la tempête de neige qu'obscurcit le brouillard, il faut vaincre la montagne verglassée et la crainte du précipice proche. Il faut surtout réaliser les cinquante de moyenne, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Cette année, par exemple, le déchet a été très élevé. Entre Bourges et Valence, 42 concurrents étaient mis hors course, soit parce qu'ils étaient accidentés, soit parce qu'ils étaient en retard de plus de deux heures sur l'horaire qui leur était imparti.

Au contrôle de Gap, huit encore manquaient à la fermeture du contrôle. Ces chiffres ne manquent évidemment pas de signification.

C'est pourquoi il convient de féliciter comme ils le méritent Sidney Allard (Allard), vainqueur du classement général et premier de la première catégorie (itinéraire de Glasgow), Marc et Nicole Angelvin (Simca), vainqueurs de la seconde catégorie (itinéraire de Monte-Carlo), J. Sandt (4 CV Renault), gagnant de la troisième catégorie (itinéraire de Monte-Carlo), et Grosgogeat-Biagini (Dyna-Panhard), qui enlèvent la quatrième catégorie (itinéraire de Monte-Carlo).

Enfin, Mmes Greta Molander et Helga Lundberg (Saab 92) remportent la Coupe des Dames (itinéraire de Stockholm), devant Mmes Pochon-Testot Ferry (Simca) et Mmes T. von Puyenbroek-Vromm (Lancia).

DUNLOP

remporte les 3 premières places

du **CLASSEMENT GÉNÉRAL** au

RALLYE DE MONTE-CARLO

1er ALLARD-WARBURTON sur ALLARD

2e S. MOSS-SCANNELL sur SUNBEAM-TALBOT

3e Dr et Mme ANGELVIN sur SIMCA-SPORT

1er de la 2e CATÉGORIE

P.U.C.ANTIBES (56-41). Les défenseurs estudiantins, Gravas (à g.) et Antoine (9), ont été débordés par Ballaud. Mazza (12) observe.

MONTFERRAND-CHAMPIONNET (80-53). Voici le team Montferrandais. De g. à dr.: Debout : Bonnet, R. Théron, Casnova, Faugère, Petit; accroupis : Clermontel, Pialoux, Roudil, Bourillon, H. Théron.

RACING ET P. U. C. A LA P

CHAMPIONNAT DE FRANCE — DIVISION NATIONALE

Deuxième journée (matches retour)

POULE A

Les résultats

Racing de France-Fougères, 47-42; Bellegarde-Cabourg, 53-53; Auboué-Nilvange, 54-46; Villeurbanne-Hellemmes, 64-42.

Le classement

1. Villeurbanne, 25 pts (+ 127); 2. Racing de France, 21 pts (+ 60); 3. Fougères, 21 pts (+ 40); 4. Auboué, 19 pts (+ 9); 5. Bellegarde, 18 pts (+ 24); 6. Cabourg, 16 pts (+ 11); 7. Hellemmes, 13 pts (— 151); 8. Nilvange, 11 pts (— 76).

POULE B

Les résultats

P.U.C.-Antibes, 56-41; Racing de Toulouse-La Rochelle, 35-31; Tours-Cadets de Toulouse, 50-45; Montferrand-Championnet, 80-53.

Le classement

1. Montferrand, 25 pts (+ 77); 2. P.U.C., 21 pts (+ 110); 3. Championnet, 21 pts (— 2); 4. Tours, 19 pts (+ 44); 5. Cadets de Toulouse, 17 pts (— 72); 6. Racing de Toulouse, 15 pts (— 35); 7. La Rochelle, 13 pts (— 19); 8. Antibes, 13 pts (— 105).

LES FRÈRES THÉRON ONT DEBORDE CHAMPIONNET

MONTFERRAND. — Après le difficile succès de Montferrand sur le Racing de Toulouse, on ne s'attendait certes pas à une aussi nette victoire (80-53) de la formation auvergnate sur sa dauphine du moment, Championnet en l'occurrence. Cependant, dans l'étroite salle clermontoise, les qualités des poulains de M. Lartigues s'épanouirent comme par enchantement. Lesmayoux, Brouillet, Desaymonet et autres furent pris de vitesse par des adversaires jeunes, dynamiques et combatifs. Mieux même, ce fut l'équipe nouvellement promue en « nationale » qui donna une leçon tactique au fameux « team » des chevronnés !

De plus, les Montferrandais se montrèrent plus adroits que leurs rivaux. A eux deux, les frères Théron totalisèrent 56 points. Henri, pour son compte, en marqua 38 ! Un petit record qui montre bien la forme du capitaine clermontois. Pour répondre à ces deux maîtres-pointeurs, Championnet n'eut que Chalifour (13 points) et Desaymonet (11 points). C'était insuffisant. Et l'on comprend d'autant la nette défaite que le « patro » de la capitale a ramenée de son expédition dans le Massif Central. Par contre, on peut, sans grande crainte d'être contredit, affirmer que l'A.S. Montferrandaise marche bien sur la route qui conduit à la finale nationale.

RACING-FOUGERES (47-42). Lacourte (à g.) va s'opposer à Pianezzi (12). Au centre : Specker (5).

BELLEGARDE-CABOURG (53-53). G. Pontais (16) a débordé et marque. A g.: Guillin (3). Au centre : Petit.

TOURS-CADETS DE TOULOUSE (50-45). Bousquet a tiré au panier malgré l'opposition de Dubourg.

Le Toulousain Bousquet fut, une fois de plus, le meilleur du match. On le voit ici (8) partir en dribble et prendre à contre-pied les Tourangeaux Audebert (9) et Swidzinski qui s'efface. A dr. : Blanchard.

POURSUITE DE VILLEURBANNE ET MONTFERRAND

LA compétition nationale du basket approche de son dénouement. Dans cinq semaines, les deux finalistes seront connus. Cependant, au terme de la seconde journée des matches retour il ne reste plus que quatre candidats possibles.

Ce sont les deux compétiteurs de la finale de la saison passée : le Racing et le P.U.C.; un ancien champion de France : l'A. S. Villeurbanne; un nouveau promu en nationale : l'A. S. Montferrandaise.

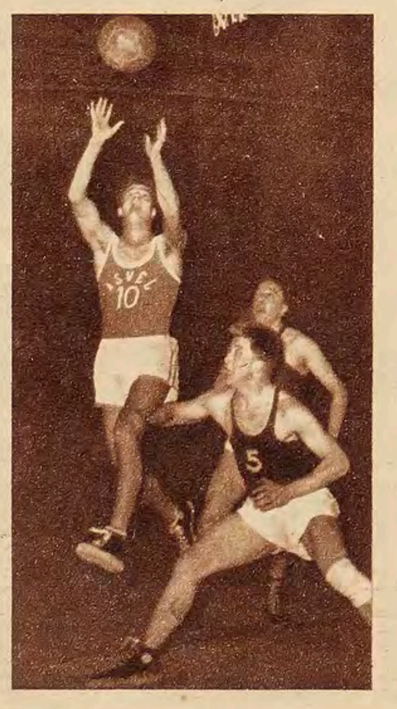
C'est d'ailleurs une véritable course poursuite que vont, dans les épreuves à venir, se livrer ces équipes. Les deux finalistes de l'an dernier ont, en effet, quatre points de retard chacun sur leur chef de file respectif. Le Racing sur Villeurbanne et le P.U.C. sur Montferrand.

Qui l'emportera ? Il est bien difficile de répondre dès maintenant à une telle question. On peut simplement affirmer que les deux formations distancées vont avoir une tâche difficile et qu'il faudra que les Lyonnais ou les Auvergnats trébuchent par deux fois pour qu'en définitive leurs rivaux parviennent à leur hauteur. A priori, cela semble bien impossible. Le problème est de savoir si les hommes de Buffière ou les coéquipiers des frères Théron sont à l'abri d'une défaillance.

Si l'on doit juger sur les résultats de la dernière journée dominicale, la réponse apparaît négative. Mais n'anticipons pas.

Henri CHAPUIS

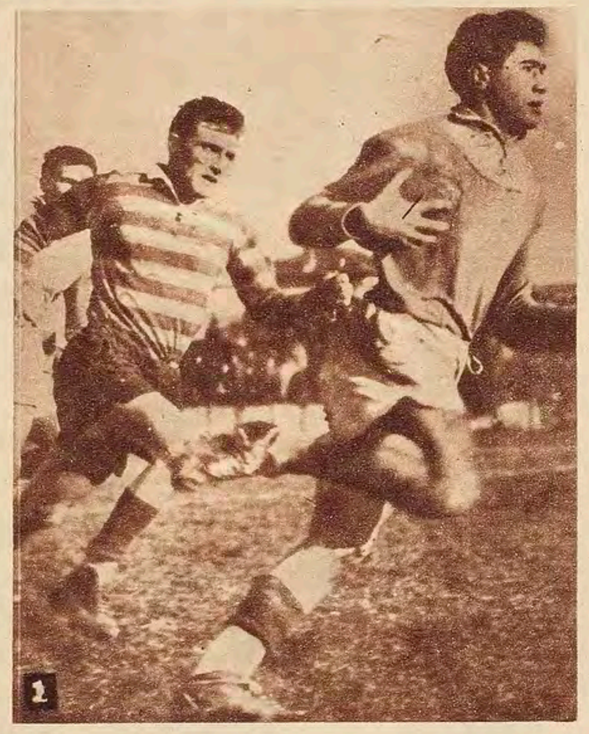
RACING TOULOUSE-LA ROCHELLE (35-31). Monclar a été le grand artisan du succès. On le voit ici (à dr.) déborder Michaud (8) et Verret (10).



VILLEURB. - HELLEMMES (64-42). Christophe marque.

CARCASSONNE EN ÉCHEC A VILLENEUVE

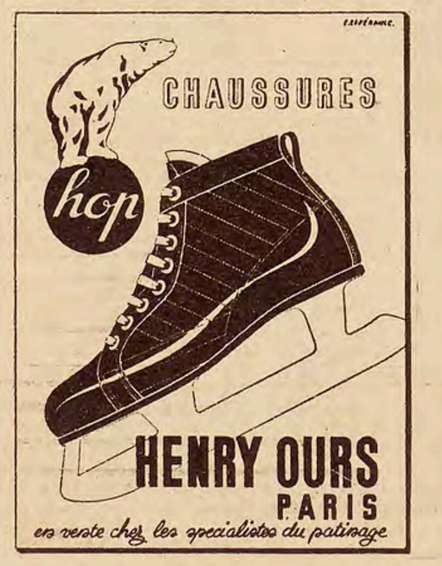
1 TOULOUSE XIII - CELTIC (23 - 11). Privés de Brousse, Jochem et Arcalis, les Parisiens ne purent endiguer les assauts toulousains. Un départ de Duplé poursuivi par Cardon (Téléph. tr. de Toulouse).



2 VILLENEUVE - CARCASSONNE (4-4). Servi par Mary, le Villeneuvois Fallière fonce vers les buts adverses.

3 GIRONDINS - ALBI (5-17). En triomphant des Bordelais, Albi confirme ses prétentions. Gêné par Lamouliate, Moyse laisse partir Housty. (T. t. Bordeaux)

Au cours de la Coupe Jean-Potin, au Palais des Sports, les hockeyeurs américains battirent les Français. Les Canadiens l'emportèrent finalement.



AVIATION MAGAZINE

Vous présente dans son numéro du 1er février 52

Un article explosif de J. Lecarme :

VERS L'ÉQUILIBRE DU BUDGET : " LA " SOLUTION

La description technique de l'avion d'entrainement à réaction italien :

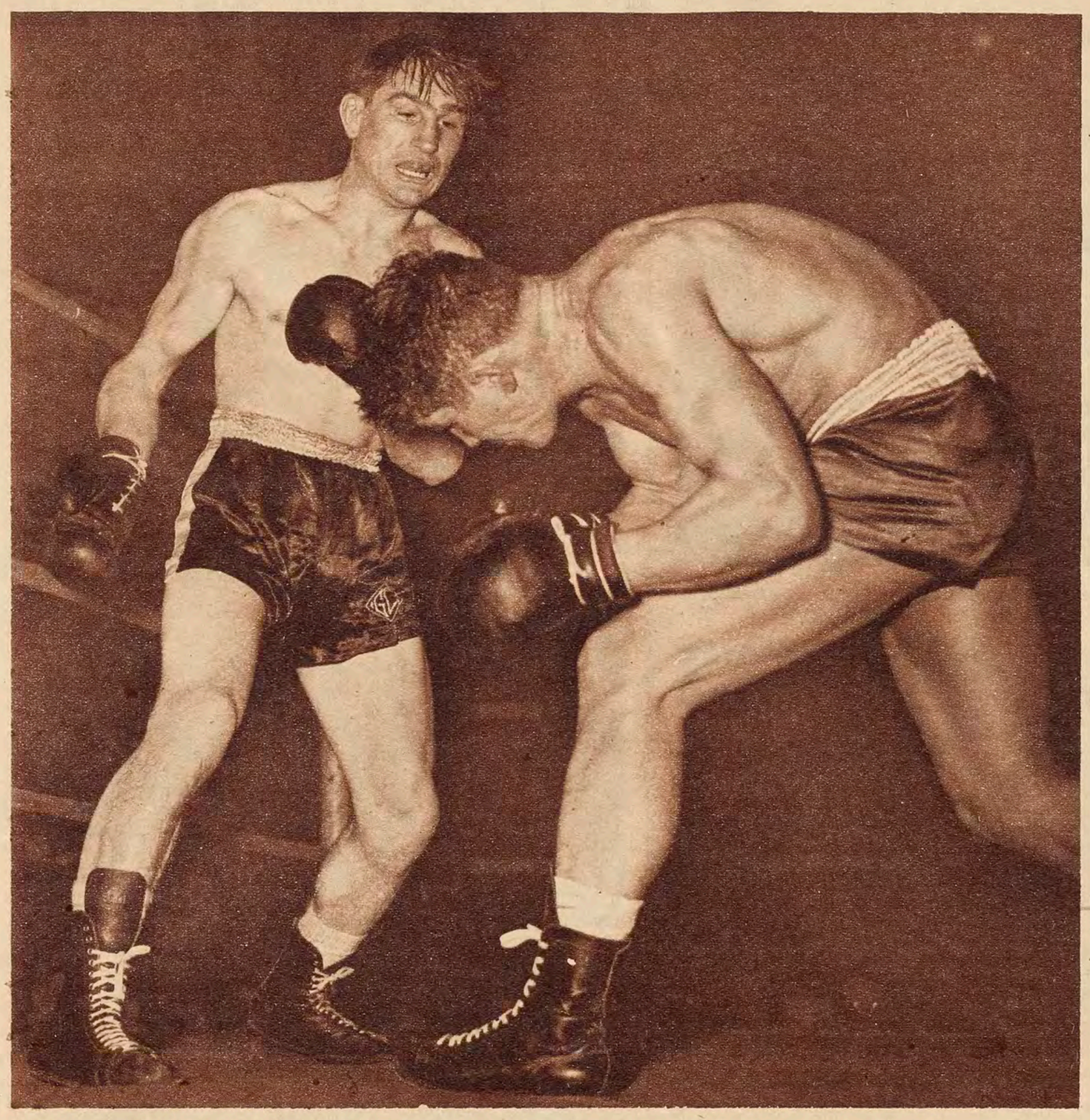
FIAT G-80 par J. GAMBU

Le début d'une étude de Robert Roux sur les engins aériens modernes :

LE MONDE DE DEMAIN

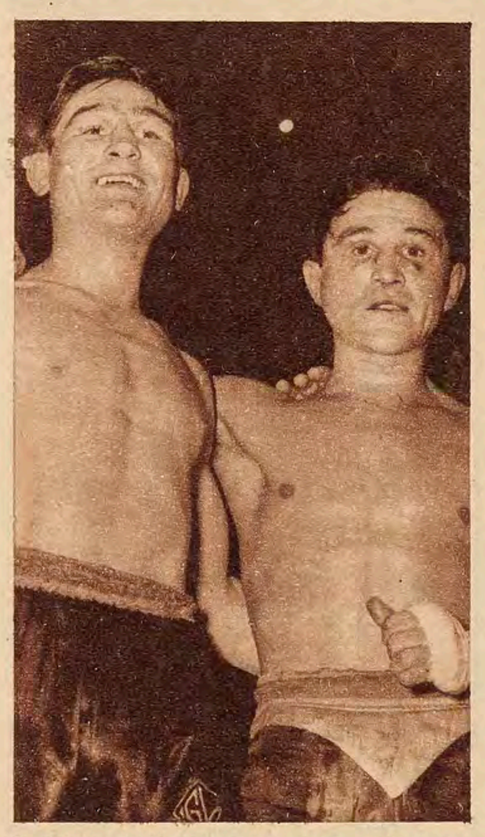
Et toute l'actualité aéronautique dans le monde

En vente partout, 36 pages, couverture 4 couleurs — 124, rue Réaumur, Paris (2e). GUT. 75-20.



Dimanche, au Palais de la Mutualité, Gilbert Lavoine (à g.) a obtenu une nouvelle victoire avant la limite, aux dépens, cette fois, du Marseillais Benedetto. Ce dernier tint tête à l'ex-champion de France, mais fut mis K.O. au cours du 10e round.

VALÈRE BENEDETTO N'A PAS RÉSISTÉ AU FAMEUX "COUP DE MATRAQUE" DE GILBERT LAVOINE



Lavoine, radieux, pose aux côtés de Benedetto, marqué sous les deux yeux.

LA fin de combat dramatique de Gustave Perrot, devant Gilbert Lavoine, était encore présente à tous les esprits lorsque « le matraqueur de Laon » enjamba les cordes du ring du Palais de la Mutualité, dimanche après-midi. Quel sort réservait-il à Benedetto ? Le Marseillais n'avait jamais mis un genou au tapis. Allait-il résister au punch de son vis-à-vis ? On obtint rapidement la réponse à cette question. D'entrée, Benedetto « bascula » sous les coups de Lavoine. Au second round, touché sérieusement, il trébucha et s'accrocha pour ne pas tomber. Il passa alors à l'attaque et fonça résolument sur son adversaire.

Tête contre tête, se collant l'un à l'autre, les deux rivaux se battirent furieusement. Mais, au neuvième round, Lavoine devint maître de la situation. A la dixième reprise, un violent « coup de matraque » cueillit Benedetto à la pointe du menton. Titubant, il subit un furieux assaut de Lavoine, s'écroula, se releva à « neuf », puis, de nouveau touché, traversa le ring pour s'affaisser dans les cordes. L'arbitre commença à compter le Marseillais devenu inconscient. Son manager jeta l'éponge. Il n'était que temps...

Benedetto avait subi le même sort que Perrot. Tous les welters de France tournent aujourd'hui, avec inquiétude, leurs regards vers Lavoine qui vient de mettre hors de combat deux des meilleurs d'entre eux.

Andy DICKSON.

Touché par des coups puissants, Benedetto s'est écroulé dans les cordes. L'arbitre écarte Lavoine.

Jeudi, à Wagram, Montané (à g.), effectua une bonne rentrée, battant Archambault au 6e rd.

Troisième homme dans le Ring

L'AMITIE est une chose, une belle chose même, mais la boxe en est une autre. De par ma fonction, je n'ai pas le droit d'avoir un ami dans le ring, ou, sans cela, l'esprit du combat est faussé. En enjambant les cordes, je dois être cuirassé contre les sentiments afin d'accomplir mon travail en toute impartialité. Que le meilleur gagne, tel est mon vœu, et que celui-là respecte surtout les règles que je défends. Je n'en demande pas davantage. Pourtant, si je ne veux connaître personne dans le ring, j'entretiens quand même d'excellents rapports avec les boxeurs dans la vie. Il en fut ainsi, entre autres, pour Marcel Cerdan. Et d'ailleurs, qui n'était pas l'ami de notre grand Marcel ? Ceux qui ne le connaissaient pas intimement l'aimaient autant que ceux qui le côtoyaient journellement. Il forçait la sympathie. Toute sa personne irradiait une telle chaleur cordiale, une si noble simplicité, qu'on se trouvait conquis au premier abord. Il ne suffit pas d'être un champion adulé, encore faut-il savoir demeurer ce qu'on était avant de l'être; c'est-à-dire bon garçon, sans manières affectées qui finissent toujours par irriter et lasser les plus farouches supporters. Marcel, lui, n'avait pas changé. En chaque spectateur, et peut-être en chaque Français, il possédait un ami. La gloire était son lot et il la subissait avec une étonnante sérénité et un franc sourire aux lèvres. Des mains inconnues se tendaient-elles ? Il les serrait avec un plaisir égal, sans cesse renouvelé, avec autant de bonté que s'il avait saisi des mains qui lui étaient chères.

Un homme de grand cœur, c'est ce que me rappelle Cerdan, qui fut le plus grand champion de son époque. Deux entités s'affrontaient en cet hypernerveux aux traits pâles, comme l'étaient ceux de Criqui et Huguenin, puncheurs redoutables. Lorsqu'il avait les gants aux poings, Marcel prenait des allures de fauve. Alors, son œil noir s'allumait, jetait des éclairs; ses forces se décuplaient dans un flamboiement de tout son être. Il était l'athlète d'exception, irrésistible au moment choisi. L'autre Cerdan était d'une gentillesse exquise, presque délicate, souvent attendrie. En un mot, un garçon que l'idée du mal ne pouvait effleurer. Quel curieux mélange !

Il m'a laissé de bons souvenirs depuis ce soir de 1937 où je le vis débuter à Paris sur le ring de Wagram. Des souvenirs de triomphes, dans des salles archicombles, exaltées, déchaînées, criantes d'enthousiasme devant le spectacle que lui offrait son idole. Que d'émotion vraie n'a-t-il pas communiquée au public !

Mon premier contact avec lui m'a cependant laissé une impression pénible. C'est en effet lors de son match contre Humery, le 20 mai 1938, au Palais des Sports, que j'ai commencé à l'arbitrer. Ce combat mémorable, chacun en connaît les moindres détails, mais il subsiste une chose inexplicable dans son déroulement, dans son mécanisme brutal. En raison du dynamisme bien connu des deux adversaires, je m'attendais à une lutte impitoyable, sans merci et qu'ai-je vu ? Cerdan débordé, saoulé de coups, réagissant avec peine et ne tenant que par un miracle de volonté sous l'avalanche qui tombait des poings du Nordiste.

La cause paraissait entendue : le train d'enfer mené par Humery avait écœuré le boxeur encore tendre qu'était Marcel. A la fin du cinquième round, j'eus vraiment peur en interceptant le regard du jeune Marocain. Ses yeux tournaient dangereusement, le cœur lui manquait. Il semblait épuisé et je m'apprêtais à tout instant à arrêter la rencontre, lorsque le gong résonna.

Pendant le repos, je me suis avancé dans le coin de Cerdan pour me rendre compte s'il avait récupéré. Par une mimique significative et un geste discret, je fis comprendre au manager Lucien Roupp qu'il n'entrait pas dans mes intentions d'insister outre mesure si son poulain n'allait pas mieux à la sixième reprise.

— Monsieur Schemann, je n'y comprends rien, me dit le manager, mais ce que vous ferez sera bien, je m'en rapporte à vous...

Dans le coin opposé, selon son habitude, Humery bouillait d'impatience, comme lorsqu'il sentait la victoire venir à lui. Croyant toucher au but qu'il s'était fixé, il se rua, dès que le combat reprit, tel un fou, sans garde, sur Cerdan qui... le toucha d'un uppercut droit au menton et le mit K.O. ! Le coup avait été si bien porté que le Nordiste avait été « décollé » du tapis avant de s'y écraser. J'en fus stupéfait. J'avais eu, assurément, à écourter le combat, mais pas au détriment de celui que je pensais. Et c'était d'autant plus surprenant que le poids welter Cerdan n'avait pas une réputation de frappeur bien établie. Il est vrai, aussi, et je

MARCEL CERDAN M'A AVOUÉ :

JE N'AIME PAS LA BOXE!

par René SCHEMANN

l'ai déjà signalé, que Gustave Humery n'avait pas celle d'un encaisseur. Quelle était donc la cause de la déficience physique de Marcel durant les cinq premiers rounds ? J'appris, plus tard, qu'elle était due à l'absorption d'un bol de mayonnaise quelques heures avant le combat. Comme quoi le péché de gourmandise peut avoir des conséquences inattendues.

Six mois après cette chaude algarade, Marcel rencontra, à la salle Wagram, son rival en popularité nord-africaine, Omar Kouidri. C'était la quatrième fois que les deux hommes se trouvaient face à face et ce fut encore une violente explication ponctuée par une quatrième victoire de Cerdan. En ce qui me concerne, ce fut le dernier match de Marcel que j'arbitrai avant la guerre. Je le vis simplement battre Turiello, alors champion d'Europe et à qui il allait ravir le titre peu après, puis Locatelli, mais je n'étais pas sur le ring.

J'ai retrouvé Marcel en 1945. Il était devenu poids moyen. Il avait forci, pris une puissance extraordinaire et découvert ce « petit je ne sais quoi » qui vous permet d'abattre un adversaire dans les délais les plus rapides. Tel que, notre champion était une « machine à combattre » infernale. Il avait une assurance, une autorité très impressionnantes, déterminées par ce merveilleux synchronisme qui existe entre le geste et la pensée. C'était maintenant la grosse vedette à recettes, le champion du monde en puissance, le sportif le plus populaire dans tous les pays européens. Les Américains eux-mêmes étaient curieux de le connaître, de le voir à l'œuvre et, dans ce but, désiraient lui faire passer un « test ». Ils expédièrent à Paris un noir qui se nommait Holman Williams pour juger des capacités « américaines » du Français. Ce nègre un peu sur le retour avait de très beaux restes et beaucoup de métier. Il était d'une grande habileté dans le combat « toutes distances », de près ou de loin. Ce match, que j'ai arbitré, eut lieu le 7 juillet 1946 au stade Roland-Garros. Ce fut une catastrophe. Il opposa un manchot à un unijambiste. Cerdan avait sa droite abîmée et ne boxa qu'avec son gauche; quant à l'Américain, victime d'une crise de sciatique, il traîna la jambe durant une grande partie des dix reprises. Marcel, privé d'une arme importante, fit ce qu'il put et gagna nettement aux points, mais ce débat un peu confus nécessita souvent mon intervention. Je me souviens que, à un certain moment, j'ai même séparé les boxeurs d'une façon assez nerveuse et Marcel, en position de déséquilibre total, faillit tomber. A son attitude, je compris sa surprise de me voir user d'un geste qui ne m'était pas habituel. La reprise terminée, je suis allé le voir dans son coin et lui ai dit :

— Monsieur Cerdan, veuillez excuser ce geste trop brusque...

— Ah ! Monsieur Schemann, répondit-il, quel plaisir vous me faites. Je pensais que vous étiez en colère après moi et que vous m'en vouliez...

Comment diable aurais-je fait pour en vouloir à ce garçon charmant et si correct ?

Peu avant son premier départ pour les Etats-Unis, où il devait boxer contre Georgie Abrams, j'eus la joie de le rencontrer, par coïncidence, chez un restaurateur ami. Deux ou trois jours plus tôt, Marcel venait de battre le bon Pankoviak, réputé indescendable, par K.O. Il me parla ce jour-là à cœur ouvert et il fut naturellement question de boxe. J'entendis cette confidence inimaginable :

— Croyez-moi, je n'aime pas la boxe. C'est mon métier, mais je l'ai en horreur. On exige trop de moi; je ne suis pas une machine, mais seulement un homme comme les autres. J'ai mes bons et mauvais jours. Après mon combat contre Charron, j'ai voulu tout planter là et m'en aller vivre tranquillement chez moi, loin des foules et du bruit. Mes mains abîmées me causaient du souci et, franchement, je ne me voyais pas « beau » devant Holman Williams. Et puis, par force, l'on continue. Cette victoire sur « Panko » m'a redonné confiance, mais l'avenir est fait de luttes continuelles. Toujours plus haut, toujours plus fort.

Marcel demeura songeur un instant et reprit :

— Voyez-vous, j'ai peur. Quand je mets un adversaire K.O., je tremole comme une feuille. Et c'est ainsi depuis l'accident survenu à Humery (1). La boxe est une chose terrible et je voudrais épargner ça à mes enfants...

Brave Marcel ! Il paraissait déjà las de tant de gloire, fatigué de tant de voyages à travers le monde, de cette vie de nomade qu'il menait et qui est la lourde rançon que les vedettes payent au succès. Et pourtant, il n'était pas encore à l'apogée de sa carrière.

— Il faut cependant, poursuivit-il, que j'aille en Amérique comme je l'ai juré à mon père sur son lit de mort. Il m'a fait promettre, avant de s'éteindre, d'en revenir champion du monde. Je dois tenir ce serment...

Il tint parole, mais il dut entreprendre un travail de défrichage sur les rings américains avant d'atteindre le champion du monde Tony Zale et le battre un soir de septembre, à Jersey City.

Avant ce jour de grande victoire, Marcel avait boxé à Paris, au Palais des Sports, contre le Nordiste Lucien Krawczyk, un homme dur, gaucher de surcroît, et qui avait un passé de résistance aux coups qui n'était pas usurpé. Ce match fut le dernier que j'aie arbitré avec Cerdan. Ce fut à tout prendre un très mauvais combat. Marcel n'était pas entraîné, mal à l'aise et, à mon regret, je dus même lui formuler une observation, car il essayait de camoufler par certaines attitudes son manque de préparation. Krawczyk rentrait, tête baissée, et Marcel, impuissant, se contentait de lever les yeux au plafond.

— Stop ! criai-je. Un homme comme vous, Marcel, ne doit pas être emprunté lorsqu'il rencontre un boxeur qui lui « rentre dedans ». La parade est facile, je vous commande de boxer...

Marcel boxa et plutôt mal. Je le voyais lancer des signes désespérés à son manager. Il n'avait pas l'air de savoir prendre Krawczyk et pourtant...

Il avait néanmoins gagné aux points, c'était indiscutable, puisqu'il avait « fait » le combat, mais il n'y avait pas un écart considérable... sur le papier.

Revenu aux vestiaires, Cerdan reçut ma visite.

— Allons, lui dis-je, un champion comme vous ne possède-t-il pas les armes pour se sortir d'un combat comme celui-ci ?

— Vous êtes sévère, Monsieur Schemann, répliqua Marcel, très sévère, mais je ne vous en veux pas parce que vous êtes juste et honnête...

Le sourire de Marcel par là-dessus et tout était dit.

Je devais enfin le revoir paré du titre mondial. C'était à l'occasion de son retour inoubliable dans la capitale, au milieu d'une foule en liesse, heureuse d'accueillir son champion qui avait bien mérité ses applaudissements. Le Conseil de la Fédération le reçut rue Nollet, au cours d'une fête intime. Nous lui avons remis une montre en or dans un écrin, pour don de notre reconnaissance. Ses initiales étaient gravées dans le boîtier, ainsi que ses titres, et Marcel, pareil à un enfant qui considère un jouet inestimable, nous remercia en termes touchants et balbutia, plutôt qu'il ne prononça, que c'était le plus beau jour de sa vie. Ces mots partaient du cœur et nous étions aussi émus que lui. En extase devant ce cadeau, il ne savait qui remercier, allant de l'un à l'autre, gentiment, étreignant tout le monde de peur d'oublier quelqu'un.

Pauvre Marcel ! Nous ne savions pas alors que cette montre servirait, ainsi que les journaux l'ont spécifié, à identifier son corps meurtri dans la catastrophe des Açores.

Trois jours avant que Marcel ne s'envole pour son dernier voyage, j'ai rencontré Paul, son ami de longue date, qui devait périr avec lui dans l'avion maudit.

— Alors, dis-je à Paul, la mascotte part avec le champion ?

— Oui, répondit ce brave bonhomme de Paul, je ne tenais pas à partir, mais Marcel a tellement insisté...

Il me dit cela d'un air résigné, comme s'il avait un pressentiment du malheur qui allait se produire.

A quelques heures de là, je fus consterné par l'annonce de leur mort. Le destin n'avait pas voulu que Marcel vive tranquille ce destin qui avait été si clément avec lui pour mieux l'achever sans doute. Triste fin que nous n'avions pas prévue.

Mon ami Fernand Vianey, entraîneur du team national de boxe amateur, portait une grande estime à Cerdan. Il l'avait eu sous sa coupe, pendant l'occupation, au collège d'Antibes, et s'était ingénié à lui inculquer des principes que Marcel, boxeur d'instinct, ignorait. Cerdan écoutait Vianey, parce qu'il reconnaissait sa compétence, son savoir, et il ne manquait pas, lors d'un combat, de jeter un regard vers la place où se tenait son estimé professeur d'une période dont il avait tiré profit.

— Est-ce bien comme ça ? semblait dire Marcel.

— Oui — ou non — répondait Vianey d'un signe de tête.

Cet échange d'opinions, auquel j'ai assisté, avait quelque chose de mystérieux, mais il portait souvent ses fruits. Cela signifie, pour le moins, que Marcel Cerdan, grand champion, ne cessait jamais d'apprendre. C'était un sage.

LA SEMAINE PROCHAINE :

CHARRON - JEAN STOCK
MON MATCH SANGLANT

Avant de devenir champion du monde, en battant Tony Zale, Marcel Cerdan, dans une forme précaire, livra un mauvais combat contre Krawczyk. Il gagna aux points, certes, mais sans brio. René Schemann (au c.) surveille l'action.

(1) Humery, mis K.O. par Cerdan, lors du match-revanche, quelques années plus tard, était resté 36 heures dans le coma.

REIMS-LE HAVRE (3-1). Les Champenois ont sérieusement dominé les Havrais pendant les 90 minutes du match. Les Normands furent réduits à la défensive et procédèrent seulement par contre-attaques. La défense rémoise doit ici intervenir et se dégagera facilement. De g. à dr. : Meersman, Zimny, Waloryzek, Jonquet, Batteux, Marche et l'ailier Saunier (de dos).

COMME LES AUTRES, LE HAVRE A DU S'INCLINER A REIMS

Penvern, demi droit de Reims, fut un des meilleurs joueurs de son équipe. Défenseur intraitable, il neutralisa l'inter havrais Stricanne. De plus, il appuya très efficacement ses attaquants et c'est en reprenant un tir de Kopa, repoussé par Ruminski, qu'il égalisa alors que Reims était mené par un but à zéro. De g. à dr. : Jonquet, Waloryzek, Zimny, Penvern, Stricanne.